

40 ANS DE CINÉMA BRITANNIQUE

Tous les chemins mènent à Pinewood

MARCEL JEAN

COMMENT RÉSUMER, en deux mots, l'histoire du cinéma britannique ? Plusieurs historiens diraient : crise perpétuelle. C'est que le cinéma anglais a été constamment aux prises avec divers problèmes allant de l'invasion hollywoodienne (là-bas, il n'y a jamais eu de barrière de langue) au désintérêt de l'État (de l'establishment, plutôt) pour cet art qui manque décidément de noblesse... et la noblesse, dans ce pays, ça compte.

Pourtant, lorsque l'on se penche sur le menu de la rétrospective que le Conservatoire d'art cinématographique de Concordia consacre présentement aux quarante dernières années de cinéma britannique (80 longs métrages, plus une rétrospective Norman McLaren), on s'aperçoit que cette cinématographie a fourni sa part de grands films. Qu'il suffise, pour s'en convaincre, de nommer *Lawrence d'Arabie* de David Lean, *Blow-Up* de Michelangelo Antonioni, *2001, Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick et *The Go-Between* de Joseph Losey.

Le cinéma, en Grande-Bretagne, a toujours oscillé entre deux pôles : le réalisme et l'académisme guindé. D'un côté, les héritiers de John Grierson (documentariste et producteur qui allait devenir, en 1939, le fondateur de notre ONF), parmi lesquels se trouvent Lindsay Anderson (*If*) et Kenneth Loach (*Family Life*); et de l'autre la branche David Lean, initiée par Alexander Korda



Boom de Joseph Losey

(*La Vie privée d'Henry VIII*) et poursuivie par James Ivory (*A Room with a View*).

Un peu d'histoire permet de constater que le réalisme y est présent dès la fin du siècle dernier. C'est George Albert Smith et James Williamson qui, en tournant des petites histoires en extérieur, inventent ce qu'on pourrait appeler le décor naturel. Cette période, c'est l'école de Brighton (Smith était natif de Brighton).

C'est ensuite Grierson qui, une trentaine d'années plus tard, prendra le relais, s'insurgera une première fois contre le cinéma figé et artificiel et donnera naissance à une véritable école documentaire, dont le meilleur cinéaste sera Humphrey Jennings.



La fille de Ryan de David Lean

Plus tard, en 1956, lorsque le cinéma anglais renaitra sous l'impulsion du *Free Cinema*, ce sera en se rappelant de Grierson et Jennings. L'impact du *Free Cinema* vint essentiellement d'une soirée de projection de courts métrages à la British Film Institute. Cette soirée était organisée par Lindsay Anderson et Karel Reisz, deux rédacteurs de la revue *Séquences* (qui a eu en Grande-Bretagne un rôle similaire à celui, en France, des Cahiers du cinéma). Après la projection de ces films réalisés par de jeunes cinéastes, il y eut lecture d'un manifeste contre le cinéma commercial et les contraintes de production qui en découlaient.

C'est suite à cette soirée que furent lancés les Karel Reisz (*Satur-*

day Night and Sunday Morning), Tony Richardson (*La Solitude du coureur de fond*), Lindsay Anderson (*Le prix d'un homme*) et John Schlesinger (*Billy Liar*). Notons aussi que la présence à Londres, en 1956-57, d'Alain Tanner et de Claude Goretta occasionna la naissance du nouveau cinéma suisse, plus influencé par les préoccupations sociales des Anglais que par les sujets très personnels de la « nouvelle vague » française.

La « nouvelle vague » fut d'ailleurs un nouveau malheur pour le cinéma britannique qui, connaissant alors ses meilleures années, se voyait relégué dans l'ombre par les Truffaut, Godard et Chabrol qui occupaient à eux seuls le devant de la scène du cinéma mondial. L'impulsion donnée par le *Free Cinema* laissa donc place à un nouveau creux. Anderson et Reisz se firent de plus en plus rares, Schlesinger s'exila aux États-Unis et fut suivi par bon nombre des meilleurs cinéastes anglais comme John Boorman (*Delivrance*), Alan Parker (*Midnight Express*) et Ridley Scott (*Alien*).

Voir le cinéma anglais comme un constant dialogue avec les États-Unis peut être une bonne façon d'aborder la rétrospective du Conservatoire. Il y a d'abord ces nombreux cinéastes qui finirent par prendre le chemin d'Hollywood. À ceux déjà nommés on se doit d'ajouter Hugh Hudson (*Chariots of Fire*), David Lynch (*The Elephant Man*), Ken Russell (*Women in Love*) et, tout récemment, Karel Reisz (*Sweet Dreams*) ainsi que le Polonais, d'abord exilé en Grande-Bretagne, Jerzy Skolimowski (*The Lightship*).



Mona Lisa de Neil Jordan

On comprend facilement comment Hollywood peut être attirant pour des cinéastes n'ayant aucune barrière de langue (le cas de l'exode des Australiens est, présentement, très significatif).

Mais, aussi, il y a ces cinéastes américains qui prirent le chemin de Pinewood (les plus importants studios anglais). Le plus célèbre d'entre-eux est Joseph Losey qui, fuyant la chasse aux sorcières du maccarthysme, donna avec *The Servant*, *Accident* et *The Go-Between* (films où il collaborait avec l'excellent dramaturge Harold Pinter) trois oeuvres d'une force extraordinaire. Dans la même lignée, il y a Martin Ritt qui, souffrant lui aussi de la liste noire du sénateur McCarthy, fit un séjour à Londres où il réalisa *L'espion qui venait du froid*. De même, en 1964, Stanley Kubrick trouvait plus prudent d'aller en Grande-Bre-

tagne pour la réalisation de *Dr. Strangelove*, une puissante satire où paranoïa anti-communiste et impuissance sexuelle se mélangent, dans le plus décapant des cocktails. Toujours dans son pays d'adoption (mais, comme la plupart des cinéastes anglais, profitant du financement américain), il devait ensuite aligner trois chefs-d'oeuvre : *2001... Clockwork Orange* et *Barry Lyndon*.

Le cas de James Ivory est plus étrange. Californien d'origine, il allait prendre la route des Indes et y réaliser de nombreux films de facture très britannique. À son retour en Angleterre, il allait se consacrer au thème de l'étranger (le plus souvent une femme) face à une culture autre (*Heat and Dust*, *Quartet*, *The Bostonians*).

Suite à la page 4



Les innocents de Jack Clayton



2001 : Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick

Louis Jobin

Un sculpteur de géants mort pauvre

CLÉMENT TRUDEL

SUR LE SAGUENAY, la croisière comportait le plus souvent une pause pour touristes-



Un Saint-Jean Baptiste, 1900

pèlerins. On stoppait les machines, le bateau vibrat aux accents de l'Ave Maria de Gounod. La brûnante étant complie, des projecteurs fouillaient le fjord. Repérée, au sommet du Cap Trinité : Notre-Dame du Saguenay, toute blanche, resplendissait du haut de ses 7,5 mètres ! Cet ex-voto colossal, qui paraissait plutôt liliputien vu d'en bas, avait été commandé en 1881 au maître-sculpteur Louis Jobin, de Québec. Cette Notre-Dame avait été inaugurée avec tout le faste voulu. Église « triomphaliste » ? L'on songe à Marseille et à Notre-Dame-de-la-Garde !

Jobin fut un sculpteur prolifique : près de 1.000 sculptures en 60 ans de carrière. La partie profane de son oeuvre est minime. Il faut tenir compte du fait qu'aucune des nombreuses figures de proue qu'il sculpta ne lui est attribuée avec certitude. Il fut parmi les derniers à récolter des contrats des armateurs de voiliers. L'on n'a que des photos, ou des gravures, pour nous remémorer son monument à Champlain (pour le tricentenaire de Québec en 1908) ; celui à Salaberry ou sa statue honorant Jean-Baptiste de Lasalle. Jobin réalisa d'éphémères statues de glace aux Carnivals d'hiver de 1894 et de 1896. L'une d'elles, 10 ans après l'inauguration de la Statue de la Liberté à New York, reproduisait l'oeuvre de Bartholdi ; c'était une commande, un calembour sur glace comme l'on disait alors.

L'historien de l'art John R. Porter

affirme dans *Vie des Arts (Au confluent de la tradition et du kitsch)* que Jobin « dut se plier d'assez bonne grâce aux exigences et aux caprices des clercs et des bourgeois qui faisaient appel à ses services ». Ce qui n'exclut pas « l'invention de quelques traits » dans l'abondante production « de facture conventionnelle ». Jobin eut son studio, de 1896 à 1925, à Sainte-Anne-de-Beaupré. Ses « découvreurs », tels Marius Barbeau et

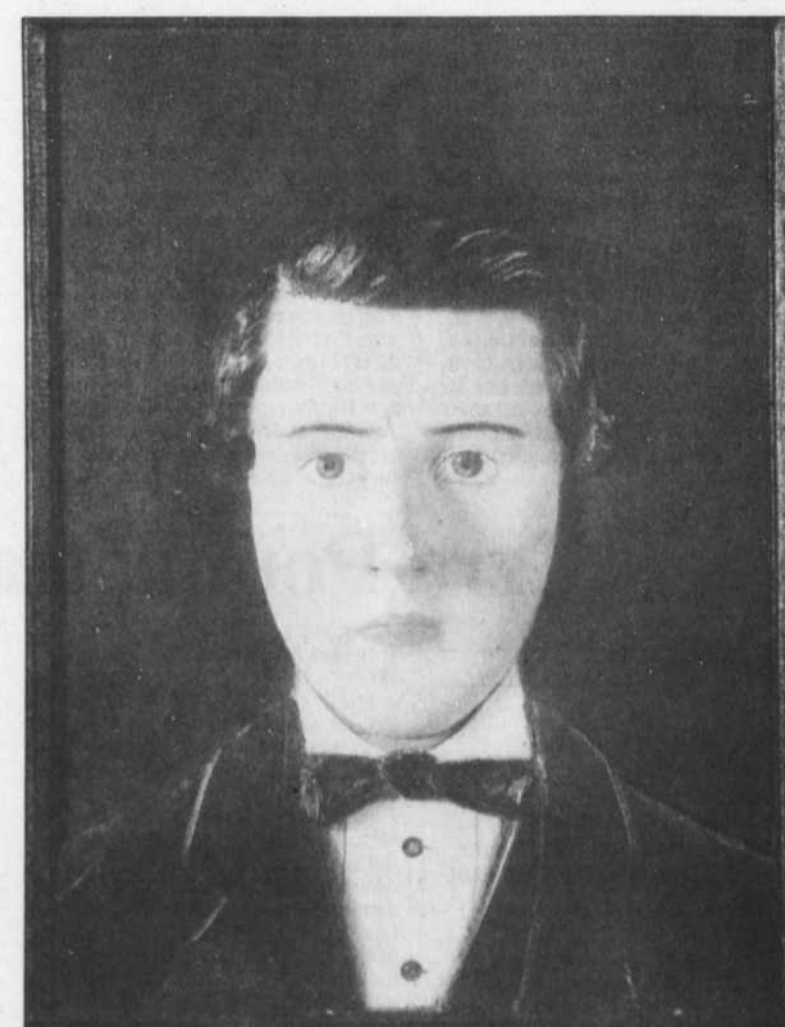


Louis Jobin, vers la fin de sa vie.

Damase Potvin, confortèrent la réputation d'un Jobin rattaché au « terroir », à la religiosité du temps. Louis Jobin eut beaucoup de commandes de Sacré-Coeur, de Sainte-Anne et de calvaires (le mieux conservé se trouvant au Lac Bouchette). Il s'adaptait volontiers aux « modèles courants » et certains de ses Christs, ou de ses patrons de paroisses, semblent faits de plâtre, dans le plus pur style Saint-Sulpice !

Notre-Dame du Saguenay, faite de bois recouvert de métal, selon la méthode dite du repoussé-estampé, devait en principe résister aux intempéries. L'on dut toutefois procéder à une restauration majeure de la statue en 1913, en 1948 puis en 1977 ! Autre exemple de gigantisme dû à Louis Jobin, et que de nombreuses injections de résine parviendront à prolonger : *Saint-Georges terrassant le dragon* (1909), premier groupe équestre dû à un sculpteur d'ici (il se trouve normalement en face de l'église de Saint-Georges Ouest). Masse dorée et harmonieuse, ce monument constitue le point central de l'exposition que le Musée du Québec consacre au sculpteur québécois jusqu'au 7 septembre.

Le conservateur de l'art ancien au musée des Plaines d'Abraham, Mario Béland, a signé le catalogue, une coédition de Fides et du Musée du Québec. Ouvrage minuscule qui s'inscrit dans la foulée de ce que Gérard Morisset et Jean Trudel ont amorcé pour faire apprécier et aimer le pa-



Un autoportrait, en 1867

trimoine culturel québécois. C'est en compagnie de Béland que j'ai fait le tour des trois salles, que plus de 30.000 personnes ont parcourues depuis le 8 mai.

Le conservateur m'a signalé l'attrait indéniable exercé sur le public par la salle didactique qui exploite les nombreux prêts des musées et

institutions (30 au total) qui ont collaboré à cette exposition : bon nombre d'outils conservés par le Musée de l'homme ; des documents, comme cette chronique où l'on évoque le grand Michel-Ange ; des carnets de commandes et des reçus ; un

Suite à la page 6



L'OURS
ET LE
KANGOUROU

Une rencontre inoubliable signée
Roch Carrier

Stanké

LE DEVOIR CULTUREL

Une petite dame doucement subversive

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

★ Grace Paley, *Plus tard le même jour*, nouvelles, Édition Rivages, 169 pages.



Grace Paley

IL FAUT rendre grâce aux éditions RIVAGES, comme il eût été séant que je le fasse à plusieurs reprises cette année. À propos de *Les petits riens* de la vie, de cette même Grace Paley, de *Couleur du temps*, d'Umberto Saba, de *Le destin des souvenirs*, d'Italo Svevo, et du *Stade de Wimbledon*, de Daniel del Giudice. Et j'allais oublier... l'inoubliable *Lumière*, d'Eva Figes, cette journée dans la vie de Claude Monet qui illumina une glaciale journée du mois de janvier dernier...

C'est un nouveau recueil de l'écrivain très respecté de ses pairs (Philip Roth et Susan Sontag, entre autres), que, dans ce format très mince qu'a choisi RIVAGES, à la couverture de carton glacé, je viens de terminer. Encore une fois dans le ravissement. On pourrait dire, en simplifiant et en trahissant des vertus très littéraires, que les nouvelles, courts récits dans la bonne tradition faulkneriennes de la *short story*, sont hantées par les grands débats contemporains : la sauvegarde de l'environnement, la lutte contre le nucléaire, la Révolution chinoise, le racisme aux États-Unis et ailleurs dans le monde. Tous vus et revus par les yeux et le cœur d'une bonne ménagère prénommée Faith (elle existait déjà dans *Les petits riens* de la vie) qui habite un quartier populaire et polyglotte de New York.

Or, rien ne serait plus faux et plus « réducteur » du talent de Grace Paley. Elle est d'abord et avant tout un grand écrivain. Ses sujets, tous inspirés par ce que l'on pourrait nommer « son voisinage », sont pétris de chaleureuse humanité mais pimentés d'humour, quelquefois grinçant. Et si leurs aventures, souvent anodines, et qui le demeurent sans l'importance que leur accorde celle qui raconte, sont marquées par les tribulations du siècle (*Les petits riens* de la vie s'intitulaient, en américain : *The Little Disturbances of Man*), elles sont aussi de la très bonne matière romanesque. Plus bouleversante encore dans le format réduit — le récit bref, de deux à dix ou douze pages — que lui impose et nous propose l'auteur.

Lancinante aussi, dans les nouvelles de Grace Paley, la douleur de celui et de celle qui viennent d'ailleurs et qui, bien ou mal installées dans l'américain way of life, ne peuvent vrai-

ment en guérir. Dans *Rêveurs en langue morte*, Faith qui, avec mari et enfants, visite son père dans un Foyer du troisième âge, l'entend raconter l'histoire d'un Juif qui, voulant quitter l'Allemagne avant l'holocauste, examine attentivement un globe terrestre. Ne trouvant rien qui lui convienne, il déclare à l'agent de l'Office du tourisme : « Celui-ci est complet. Vous en auriez pas un autre ? » (Un autre globe, dit le petit-fils Richard. J'ai compris...)

Mais il ne faut pas croire que, fille de Juifs émigrés de Russie en 1905, Grace Paley, née en 1922, n'est pas devenue à la seconde génération une Américaine authentique. En rédigeant ce feuilleton, le 4 juillet, au lendemain de la « glorification » de la centenaire *Miss Liberty*, je suis pleinement consciente que l'Amérique est faite d'hommes et de femmes qui se souviennent. Dans le plus bouleversant de ses récits, laconiquement intitulé par l'auteur *Amies*, on assiste à la visite que rendent à une vieille dame agonisante, dans un hôpital éloigné, trois de ses meilleures amies venues de New York par train. Pour « les mettre à l'aise », la mourante, qui s'appelle Selena, leur dit : « La vie, après tout, n'a pas été un horreur sans répit... » Et, en parlant de sa maladie, elle a le courage d'ironiser : « Ils ne peuvent rien faire. Toute la chimiothérapie. Plus de chimie en moi à thérapie ». Mais, de souvenirs en confidences, Selena se souvient de sa fille Abby et de sa courte et tragique destinée. Au retour, les trois amies sont encore traumatisées. « J'ai eu raison, conclut la narratrice, comme pour se consoler de la mort prochaine de Selena, d'inventer pour mes amis et nos enfants un compte rendu sur ces morts singulières et sur l'état des affections qui durent nos vies entières ».

Tout n'est pas si triste ni si dra-

matique dans les histoires que raconte Grace Paley. Avec son humour tout à fait particulier, elle nous offre en moins de deux pages, par exemple, l'aventure de son ami George « l'inventeur de jouets », qui subit l'échec de sa vie : n'avoir pas réussi à améliorer le billard électrique. Il voulait lui ajouter « la beauté ». Erreur ! le billard électrique a déjà « la beauté de la raison nécessaire et suffisante du câblage, de la connexion et de la potentialité. (...) C'est comme, conclut fataliste l'ami George, si j'avais voulu inventer le violon ».

Plus troublant est *Le récit de Zagrowsky*, le pharmacien qui hérita du fils de sa fille démente : un enfant noir, qu'on appela Emmanuel. C'est le plus long, et le plus étonnant, des récits que renferme *Plus tard le même jour*. Il faut vous en garder la primeur si, d'aventure, vous emportiez dans votre baluchon de vacances, ce dernier ouvrage de Grace Paley, une merveilleuse « conteuse » que les perturbations du monde comme il va inspirent sans la désespérer. L'intellectuelle montre même le bout de l'oreille : la référence à Antonin Artaud, à Ubu roi, dans *Histoire à entendre*, et les notes de voyage sur la Chine, dans *Autre part*, que complète, dans *Un moment précieux*, cette réflexion sur la révolution chinoise : « Il n'est pas facile de soutenir un peuple et une culture pendant sa phase de transition révolutionnaire quand on ne cesse de s'inquiéter du sort de leurs artefacts fragiles et irremplaçables ».

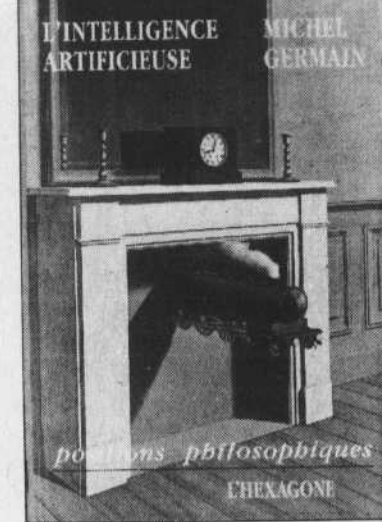
Un dernier mot à propos de la traduction : sans connaître par l'original *Plus tard le même jour*, dans une langue sans doute truffée d'expressions yiddish, je suis tentée de croire que le style, si particulier, de Grace Paley, souffre le moins possible, grâce à Claude Richard, de la traduction en français.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

HONTE AU LOGIS

Michel Germain, *L'Intelligence artificielle*, L'Hexagone, coll. « Positions philosophiques », 258 pages. L'auteur nous convie, avec ce livre, à une épistémologie cybernétique de l'ontologie... Ce qui revient à dire qu'il interroge la cybernétique et la neuropsychologie d'un point de vue ontologique, en mettant ces sciences nouvelles devant le tribunal de la théorie critique de la connaissance... Ce n'est donc pas à une partie de plaisir que nous avons affaire, mais à une interrogation essentielle.



ROMAN

Vamba, *Giannino furioso* ou le *journal d'un fripon*, Phébus, 328 pages. Livre pour enfant ? Allez-y jeter un coup d'œil. L'auteur, de son vrai nom Luigi Bertelli (1858-1920), a écrit ce livre au début du siècle, pour montrer le monde des adultes vu par les yeux d'un enfant de neuf ans. Presque inconnu du public francophone, ce roman est une classique de la littérature italienne. L'auteur dédiait son livre aux enfants, « pour qu'ils le fassent lire par leurs parents ».

Les aventures de *Sindbad le marin*, le navigateur rencontre son double : Sindbad le Portefaix. Ce sont les péripéties merveilleuses de ce dernier, vers l'Extrême-

Orient, que nous raconte ce conte fabuleux.

Paul Loubière, *Le Livre de passe*, Phébus, 272 pages. Un libraire recherche un livre au titre intrigant : *Aventures savantes et ordinaires du petit marquis de Diable*. Ce qui va l'amener à poursuivre, avec d'autres, un mystérieux personnage. Et, après de multiples aventures, il découvrira que le livre en question renferme le récit de sa propre vie...

ESSAI

Diane Lamoureux, *Fragments et collages*, les Éditions du remue-ménage, 176 pages. L'auteur aborde, de façon thématique, les grands débats auxquels a fait face le féminisme des années 70. Elle analyse comment l'égalité, la différence et le politique sont mis en œuvre dans le féminisme contemporain. Finalement, elle tente de voir vers quels nouveaux enjeux ce mouvement va se tourner dans l'avenir.

Alice Miller, *L'Enfant sous terre*, L'Épave, 380 pages. Le titre original de cet ouvrage était *Tu ne l'apercevras de rien*. Il traite principalement du refoulement dans une perspective anti-psychanalytique. Les exemples de cas, pris dans la pratique analytique et la littérature, sont étudiés de manière à critiquer l'attitude pédagogique traditionnelle qui fait voir en l'enfance la source du mal.

LITTÉRATURE

Philippe Sollers, *Paradis II*, Gallimard, 115 pages. Après les facettes de *Femmes* et de *Portraits du joueur*, le controversé Ph. S. revient au travail sur l'écriture. Il ne l'avait jamais quitté, du reste, en publiant périodiquement cette suite de mots dans sa revue *L'Infini*. Et, comme le disait Barthes, « *Paradis* est lisible (...) si vous rétablissez en vous-même, dans votre œil ou votre souffle, la ponctuation ». C'est une question de rumination, comme disait Nietzsche...

Leçons de Francfort

JEAN ROYER

★ *Leçons de Francfort, Problèmes de poésie contemporaine*, par Ingeborg Bachmann. Traduit de l'allemand par Elfie Poulain. Éditions Actes Sud.

EN 1959, Ingeborg Bachmann inaugurerait la chaire de poésie de l'Université de Francfort, qui offre chaque année à un écrivain allemand la possibilité d'exposer son « art poétique ». Mme Bachmann avait choisi de traiter de l'expérience poétique. Elle s'est demandée : comment produire par un nouveau langage quelque chose de nou-



OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 H

Champigny

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal

844-2587

Le séminariste, la péripatéticienne et le pornographe

À propos des deux Yvon (Josée et Boucher) et de Stéphane Lépine

REACTION

YVON BOUCHER

★ Josée Yvon, *Maîtresses-chercheuses*, VLB, 1986, 136 p.
Yvon Boucher, *La femme foetale*, Orphée, 1985, 85 p.

Devant le porte-jarretelle, qui sent le joint et le patchouli, Stéphane se raidit... Mais pas au bon endroit. Loin des rives rassurantes de la littérature bourgeoise et des idéologies accréditées, perdu dans les mauvais quartiers, tel un séminariste qui s'appête à subir un « rush » séminal de lubricité fangeuse, il oppose un sérieux respectable qui correspond à la dignité idoine de ses pairs. Les tiraillements génésiques seront vite occultés, raffinés en vue de la petite homélie : «... de tels personnages et de telles actions... me repoussent carrément... ou « J'ignore obstinément ma fascination pour cet univers... Je refuse rigoureusement d'en tenir compte ».

Le jeune veau, qui se sent pousser des cornes, invoque les

humanités à sa rescousse dans une métaphore où tout le comique de l'attrait-répulsion du WASP, empressé dans ses refoulements (*obstinés et rigoureux*) envers le bas-ventre, s'affiche : « j'ai débarqué dans l'île de Circé et me suis laissé transformer doucement (sic) en porc ». C'est « fancy », ça, mon Pitt ; aussi bien évoquer l'embarquement pour Cythère, comme les vieux pornographes du XVIIIe. Devant l'ignoble bête, faire l'ange : clauses de style, quinquillerie sémiotique, réserves épistémologiques.

Le freluquet, encadré entre Divine et Chesty Morgan, refuse le billet de saison qu'on lui offre pour les films de John Waters. On l'avait invité à un party où la seringue, le clystème et la mauvaise porno super huit étaient de rigueur : les « eupulés » qui assomment dur et net ainsi que l'huile Baby's Own qui soulage les intimes irritations étaient fournies à volonté. Young Stephen, le héros, a préféré se chipoter dans un coin, tout seul, avec ses doigts tachés d'encre.

Mauvais coucheur, il s'est envolé, altier, monté sur son Pégase, évitant les éblouissements de nos précieuses décadences, aveugle à toute esthétique de la laideur.

LETTRES QUÉBÉCOISES

STÉPHANE LÉPINE

★ Pierre Gravel, *La Fin de l'Histoire*, L'Hexagone, collection Fictions, 1986, 145 pages.

PIERRE GRAVEL est philosophe et théoricien. Depuis une dizaine d'années, il a fait paraître, outre quelques nouvelles et un roman, des essais remarquables portant sur les rapports qu'entretiennent la tragédie et la philosophie et sur l'esthétique de la tragédie : *Philosophie et littérature* (1979), *Pour une logique du sujet tragique* (1980) et *D'un miroir et de quelques éclats* (1985).

Aujourd'hui, après un silence de près de vingt ans (il avait publié un roman, *À perte de temps*, en 1970 aux Éditions Parti Pris), il revient subtilement à la littérature avec un très beau livre intitulé *La Fin de l'Histoire*. Avec ce livre-document à mi-chemin entre le témoignage et la fiction, avec ce livre-partir à la fois sur la mémoire et l'oubli, sur la conscience et la réalité historiques, Pierre Gravel fait une entrée fracassante. Du jour au lendemain, il devient un des romanciers dont il faudra tenir compte, un écrivain qui redonne à la langue une clarté, une efficacité, une force dont nous sommes maintenant peu habitués, à notre époque où règnent la déconstruction et la réflexivité.

Pierre Gravel
La Fin de l'Histoire
Récit

La Fin de l'Histoire parle donc de l'histoire (avec un petit et un grand H), de notre histoire, de l'échec d'une révolution, de l'irréalité de l'insurrection de 1837-1838 et de notre propension à rêver d'un pays plutôt que de la construire. À partir du *Journal d'un exilé aux terres australes* de Léon-Léandre Ducharme (celui-là même que Réjean Ducharme cite en exergue de son roman *Le nez qui vole*, Pierre Gravel imagine l'histoire de trois compagnons liés entre eux par les Troubles de 1837. Léon-Léandre Ducharme (dont les pages du *Journal* ont été greffées au récit) est arrêté avec un grand nombre d'insurgés canadiens, logés dans une pri-

son de Montréal, condamné à la pendaison et, après 10 mois d'emprisonnement, conduit à Québec, d'où il part en exil vers les terres australes.

Adélaïde Tremblay, dit Delors, dont un narrateur va aussi recueillir les souvenirs et donc prendre en charge la mémoire, est condamné pour sa part à la prison à perpétuité mais se voit miraculeusement libéré un jour de Pâques. Enfin, Albert D. — le traître ? le délateur ? — est acquitté et devient un ermite. La rencontre d'Adélaïde et d'Albert à la toute fin du texte, la confrontation de ces deux hommes qui ont continué d'exister malgré l'échec de leur révolte et leur désenchantement est un passage inoubliable. Et alors que nous étions pris par la trame historique, celle-ci prend définitivement une valeur de fable. Dans le cadre de cette réflexion finale sur l'histoire, les témoignages parcourus avec un intérêt constant n'ont plus uniquement une valeur anecdotique mais acquièrent un sens qui nous oblige à tout relire depuis le début pour en vérifier la portée.

Que ce soit pour décrire cette ahurissante équipée des prisonniers vers l'inconnu ou pour rendre compte de la troublante réflexion d'Adélaïde sur la situation faite à la parole dans les prisons et sur la dissolution du je, n'allez pas croire que Gravel ait forcé la note. On le suit, au contraire, pas à pas, soupesant, confrontant la fiction à l'histoire, son texte à celui de Ducharme sans jamais se départir de l'esprit critique qui fait les bons enquêteurs et les bons historiens.

Il faudrait en fait une analyse détaillée pour rendre compte des ri-

chesses du livre de Pierre Gravel. Au détour des pages, on retrouve des situations et des personnages hauts en couleurs, des descriptions et des scènes qui sentent le vécu et des tranches d'histoire qui surgissent, âpres, denses et tragiques, allègrement portées par une écriture forte et violente, bien que dépourvue de toute affectation.

Mais on y découvre aussi très vite quelque chose de plus que la reconstitution du journal d'un insurgé canadien. On y découvre un style, bien sûr, et, derrière le portrait d'êtres avides et déterminés, une réflexion historique qui ne peut manquer d'éblouir dans notre société devenue amnésique et athée. On l'aura compris, cette danse souvent macabre, avec ses coups de tête et ses collisions violentes, est aussi et surtout une brillante leçon d'histoire, une mise à jour convaincante de la face cachée des choses, une méditation sur la mémoire, une tentative mi-poétique mi-documentaire de faire triompher la conscience contre l'oubli, de garder en soi une fidélité à soi, à ce à quoi nous appartenons.

Que ce livre compte parmi les plus denses, les plus significatifs de cette saison, cela ne fait bien entendu aucun doute. Mais s'il nous enchante, c'est non seulement par l'importance de son sujet mais parce qu'il est d'abord un vrai roman. Ou, pour le dire le plus naïvement du monde, un récit grouillant de vie, de passions héroïques, de personnages opiniâtres, d'émotions, bref, de toute cette densité, de toute cette épaisseur de sens sans quoi un « roman à idées », comme on dit, cesse d'être un roman et dilapide aussi ses idées.

Ezra Pound, traître ou génie ?

JEAN ROYER

★ *Les Cantos*, d'Ezra Pound, présentation par Denis Roche, Flammarion.
★ *Poèmes*, suivi de *Hommage à Sextus Propertius*, de Ezra Pound. Choix et introduction de T.S. Eliot. Gallimard.

EZRA POUND était considéré par Eliot, Hemingway et quelques autres comme le plus grand poète américain. Il a voulu écrire une œuvre totalitaire, *Les Cantos*, qui vient de paraître enfin en traduction française.

Faut-il parler d'un traître ou d'un génie ? La question reste ouverte, quand on sait que la vie de Pound n'est son œuvre, en quelque sorte.

D'abord, la biographie. Né en 1885 dans l'Idaho, Pound a vécu à Londres, Paris et Rapallo. Il s'est toujours insurgé contre les États-Unis. En 1943, il était d'allégeance fasciste et antisémite. Accusé de trahison, il a été enfermé dans un camp militaire près de Pise. Jugé « irresponsable » en 1945, il est ensuite interné.

Il meurt à Venise le 1er novembre 1972.

Incarcéral puis interné, Ezra Pound a pris le temps de mener à bout son projet des *Cantos*, qui forme un ensemble de textes voulant contenir l'histoire du monde selon Pound. Ces grands poèmes font référence à des hommes ou à des événements, se présentent comme des développements à considérations économiques ou même dynastiques (de la Chine), se veulent des échappées sur les mythes et des récits historiques. Voilà un « courant symphonique incessant », dit Denis Roche

dans sa présentation.

Il ajoute, pour mieux nous faire comprendre le projet et le propos de Pound : « Si, 'exister c'est avant tout développer une forme', alors il doit être dit que les *Cantos*, à ce titre uniquement, constituent le dernier poème de la poésie, parce que seuls les *Cantos* sont toute la poésie, et rien qu'elle ».

Ajoutons que ces pages d'allure « totalitaire » se retrouvent à contre-courant de la poésie « intérieure » et individualisée de notre époque, qui est revenue du fascisme et autres idéologies de la perfection !

les herbes rouges

ROY DES ROCHES

les herbes rouges

ROY DES ROCHES

RELIEFS DE L'ARSENAL

ROGER DES ROCHES

■ André Roy, *C'est encore le solitaire qui parle* — 3,00\$
■ Roger Des Roches, *Reliefs de l'Arsenal* — 5,00\$
■ abonnement: 10 nos, 20,00\$ ■ ci-joint ■ chèque ■ mandat postal

les herbes rouges

C.P. 81, bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom.....
Adresse.....
Code postal.....

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS font relâche cet été, et vous donnent rendez-vous en septembre...

de 9 à 9
362 jours par année

Tous les dimanches après-midi venez regarder avec nous "APOSTROPHES" à 14h à TVFQ-99 avec Bernard Pivot
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

CARON LIBRAIRE

LIVRES RÉCENTS ET ANCIENS

Achat et vente

la plus grande librairie

251 Ste-Catherine E.

LE DEVOIR CULTUREL

Fiori, le changement dans la continuité

VARIÉTÉS

PAUL CAUCHON

SES CHEVEUX sont un peu moins longs, quelques rides se sont ajoutées, mais il a toujours cette voix si identifiable. Rescapé d'une époque bénie où les disques de musique québécoise se vendaient à la pelle, Serge Fiori est de retour, avec un disque et une nouvelle association, puisqu'il travaille avec Paul Boudreau qui a « joué, arrangé, réalisé et vécu » ce disque avec lui.

Pour nos lecteurs adolescents qui se demandent d'où il sort, sachez que Fiori était le leader d'Harmonium, un groupe qui, comme Beau Domage, Offenbach ou Octobre, a profondément marqué les années 70. Une carrière-météorite (de 74 à 77), un succès fulgurant (trois disques d'Harmonium vendus à 200.000 exemplaires chacun, comme le disque Fiori/Séguin en 1978).

Depuis la fin des années 70, Fiori a étudié à Los Angeles, a écrit, composé, pitonné dans son studio-maison. Il ne donnera pas de spectacles dans l'immédiat (« je préfère le travail de studio, c'est comme une grande église »), mais ses tiroirs débordent de chansons, de compositions instrumentales, sans parler du disque en anglais qu'il veut faire, des musiques de films et de la comédie musicale qu'il veut écrire.

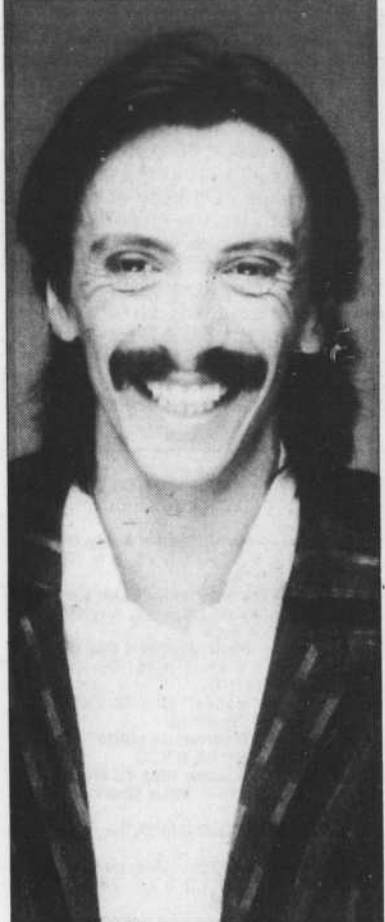
Paul Boudreau, lui, est peu connu, mais leur association musicale est réelle et concrète. Boudreau apparaît photographié avec Fiori à l'intérieur de son disque, et il sortira son propre long-jeu cet automne, auquel Fiori collaborera.

Plusieurs s'attendaient à ce que Fiori surprenne avec un produit radicalement nouveau. Serait-il devenu punk ? country ?

Erreur. Le disque Fiori s'inscrit dans la continuité de ce qu'il a toujours fait. C'est un disque très homogène, aux atmosphères musicales plutôt riches au service de chansons classiques et bien faites.

« Je n'ai pas vécu de changement drastique, je n'allais donc pas changer mon image, dit-il. Il s'agit d'une évolution normale. J'écris aussi des trucs très différents de ce qu'on connaît de moi, et je les rendrai publics graduellement. »

Mais qu'est-ce que Fiori peut avoir de nouveau à raconter ? Au départ je veux faire de la chanson bien structurée qui puisse rejoindre les gens, mais à l'intérieur de ce cadre je veux expérimenter toutes les sonorités possibles, répond-il. Au ni-



veau des textes, j'ai maintenant le désir de passer des émotions à travers ce que je vois, plutôt que de décrire uniquement ce que je ressens. Par exemple, sur le disque de Paul, on a fait une chanson sur Tchernobyl. Auparavant, j'aurais interiorisé le problème en parlant de l'homme en général ; aujourd'hui je parle de Tchernobyl parce que c'est là que ça s'est passé et que ça pourrait être la ville voisine. Sur mon nouveau disque je suis plus précis, je parle dans *Folle de nuit* de quelqu'un que je connais bien, j'ai intercalé dans *Journal* des bribes d'actualité radiophoniques.

C'est ici qu'on rejoint la « vieille image » de Fiori, l'image du gars perdu dans la brume qui incarnait ici tout un courant « cosmique ».

Une image qui fut difficile à assumer pour lui. « Quand je faisais des entrevues à l'époque et que je parlais des niveaux de conscience, il n'y avait rien d'ésotérique là-dedans, dit-il. L'histoire du disque *L'Heptade*, c'est l'histoire de quelqu'un qui vit en ville et qui essaie de trouver le calme et l'intériorité dans la ville. »

« On a raconté toutes sortes de choses, on m'a accolé l'étiquette du campagnard, alors que je vis en ville depuis toujours. J'ai fait *L'Heptade* dans une maison des Cantons de l'Est que j'avais achetée avec Michel Rivard, j'étais là parce qu'il était plus simple de stationner un camion d'enregistrement sur le terrain plutôt que dans le centre-ville ! »

« Je pense que les médias ont eu besoin d'accrocher une étiquette à ce qu'on faisait. Il se passait tellement de choses dans la musique québécoise qu'il était plus pratique d'établir des mouvements. Je ne comprenais pas l'écart entre ce qu'on vivait pour le vrai et ce que les gens croyaient qu'on était. On aimait créer des explorations musicales très introspectives, mais ni plus ni moins que tous les groupes de musique « progressive » de l'époque. »

« J'ai senti ce décalage quand on a commencé à tourner à l'étranger. Ça n'avait plus rien à voir avec Montréal. À Marseille les gens étaient debout et chantaient nos chansons le poing en l'air. À Los Angeles on a joué dans un club punk, pour un public hallucinant qui prenait notre musique très *rock'n'roll*, et qui appréciait les explorations musicales pour ce qu'elles étaient. »

Mais Fiori a lui-même encouragé cette image par des textes particulièrement fumeux. « Quand tu fais des tournées et des spectacles à longueur d'année tu as une drôle de conception du monde, répond Fiori. Si tu es honnête avec toi-même tu t'intériorises beaucoup, tu plonges en toi : ton seul univers c'est ton groupe, le public de la toute première rangée et la fille qui vient faire ta chambre d'hôtel. Maintenant je commence à remettre les choses à leur place. »

Harmonium avait toujours été une structure assez large et plutôt « lousse », même si ce n'était pas toujours évident pour le public. Ce n'était pas un groupe fixe et stable, plutôt un projet musical qui grossissait sans cesse en nombre et en complexité d'une année à l'autre.

« On n'a jamais décidé officiellement de se séparer, dit Fiori, ce fut une question de hasard. À la fin c'était devenu épuisant, on faisait 200 spectacles par an, on était toujours en tournée, et physiquement je ne fonctionnais plus du tout. On a arrêté un peu. Et puis après deux ans, c'est devenu évident que l'aventure était terminée, chacun avait déjà pris d'autres directions. »

On pourra conclure avec la dernière chanson de ce nouveau disque : « Mais le vent souffle et s'essouffle / Et le temps change / Étrange, étrange, le temps qui change... »

Duchâche: démarche et carrière

DISQUES

CAROL BERGERON

Franz Liszt : les deux concertos pour piano et orchestre et la *Fantaisie Hongroise*, François-René Duchâche (piano) et le London Philharmonic Orchestra, dir. James Conlon. Erato NUM 75111.

★ Les deux concertos pour piano, György Cziffra (piano) et l'Orchestre de Paris, dir. György Cziffra, junior. EMI C 069-50033, enregistré en 1969.

★ Les deux concertos pour piano, Samson François (piano) et le Philharmonia de Londres, dir. Constantin Silvestri. Columbia EMI (italien) QIMX 7005, enregistré en 1960.

PIANISTE français, François-René Duchâche est né à Paris en 1952. Dans son pays, on le considère comme l'un des talents les plus prometteurs de sa génération. Ailleurs, on le connaît surtout par ses nombreux enregistrements, une vingtaine, réalisés chez Erato. Sa conquête du marché nord-américain s'est amorcée l'an passé par des concerts aux États-Unis et au Québec, où le Festival de Lanaudière fut le premier à l'inviter.

Mardi prochain, à 20h30, il y terminera d'ailleurs son troisième séjour parmi nous par un récital donné dans l'église du village Saint-Jacques-de-Moncalm. Auparavant, il aura participé aux festivals du Centre d'Art d'Orford et du Domaine Forget (à Charlevoix) ainsi qu'à la série *Mozart plus* de l'Orchestre Symphonique de Montréal.

Qu'on écoute ses disques ou qu'on l'entende en concert, il ne fait pas de doute que Duchâche soit un pianiste exceptionnellement doué. Sous ses doigts, les pages techniques les plus redoutables semblent d'une facilité élémentaire. Il est en outre un musicien sensible et raffiné et ses interprétations ne manquent jamais d'intelligence. Tout cela, me dira-t-on, pourrait toutefois s'appliquer à un assez grand nombre d'interprètes : il n'en faut pas moins pour faire carrière.

D'accord, mais parmi toutes ces futures étoiles, y en a-t-il plusieurs qui, comme Duchâche, sont non seulement capables de porter un regard très critique sur la « carrière commerciale », mais encore ont le courage de chercher d'autres

solutions, d'autres avenues ? Hélas, ils sont encore trop nombreux, ceux qui s'interrogent.

À Orford, samedi dernier, j'ai rencontré François-René Duchâche. Inspiré par le récent passage du pianiste argentin Miguel Angel Estrella, et sachant que mon interlocuteur n'avait pas hésité à se joindre à lui au sein de l'association Musique-Espérance qui fonctionne déjà très bien en France, j'ai voulu en savoir un peu plus sur sa démarche de musicien. Démarche singulière, disent certains. Démarche passionnante et courageuse, dirait-on.

« L'essentiel de la vie d'un homme c'est la communication de l'amour, considéré dans son sens chrétien. Or, dans le système de « carrière commerciale », il y a relativement peu d'occasions de manifester cet amour au moins par des mots et par des échanges. Bien sûr, on peut le manifester par la musique, qui va tellement plus loin que la parole, mais on s'adresse à un public anonyme avec lequel la seule relation est une relation d'échange d'énergie pendant l'interprétation des oeuvres. L'artiste perçoit très bien cet échange, mais il faut avouer qu'il reste assez abstrait. »

« Dans les animations (comme celles de Musique-Espérance) qui se déroulent devant deux ou trois cent personnes, il y a un dialogue. On nous pose des questions sur notre métier, sur les compositeurs, sur la facture du piano, sur l'importance de la musique. À l'occasion, les auditeurs participent eux-mêmes en venant jouer à quatre mains avec moi ; certains chantent, d'autres se font accompagner, qui ont apporté leurs instruments. Ces spectateurs sont souvent des gens que nous allons voir dans leur milieu de vie ; ils n'ont pas à faire la démarche habituelle de venir jusqu'à nous. Nous nous rendons chez les personnes âgées, chez les handicapés, dans les usines ou dans les prisons. »

« L'amour à travers la musique : l'artiste a besoin de s'adresser à un public le plus large possible. À l'échelle mondiale, cela signifie la « carrière commerciale ». Pour cela, il faut jouer à Montréal, New York, Londres, Paris et Berlin, avec tout les sacrifices que cela suppose. Avec tous les stimulants et toutes les satisfactions aussi, car il y en a. Cependant, la dimension humaine, je la trouve personnellement dans les animations que je fais au profit de Musique-Espérance. »

À ceux qui lui reprochent de disperser ainsi des énergies qu'il de-

vrait mettre à la réussite de sa « carrière », Duchâche répond qu'il tient à relever le défi de mener ces deux démarches de front. « Je reste souvant sur ma faim dans le circuit dit de la « carrière commerciale ». Pour moi, l'animation est une démarche de réconciliation avec la scène et le public ainsi qu'avec l'art musical, avec l'art de l'interprétation et même avec le piano. »

Je n'ai pas l'impression que François-René Duchâche livre l'essentiel de son « message » dans ses disques. Il avoue d'ailleurs que les micros le gênent, car ils font écran entre l'artiste et son public. « Pour moi, tout relais électrique est une perversion : c'est vous dire à quel point je suis malheureux, en tant qu'artiste, de l'existence de ces moyens ». Ainsi, malgré la perfection technique et plastique de son enregistrement des concertos de Liszt, il y manque une certaine fantaisie et un goût du risque qui nourrissent les pages de virtuosité. Bien sûr, ces deux concertos romantiques ne sont surtout pas que virtuosité mais ils en sont indiscutablement imbibés.

Ici, les microphones du studio d'enregistrement ont probablement eu pour effet de gêner un pianiste qui semble pourtant posséder les moyens de donner du relief à de semblables oeuvres. En plaçant l'interprétation de Duchâche à côté de celles du Hongrois Cziffra et du Français Samson François, j'ai eu le sentiment que n'est pas virtuose qui veut. Cziffra est un virtuose né. À son sujet, il faut citer Jankelévitch (*Liszt* paru chez Plon) qui écrit que « la virtuosité est plutôt un savoir-faire qu'un savoir, et plutôt un pouvoir-faire qu'un savoir-faire ; et parfois même elle est tout simplement un faire ».

Cependant, j'ai du mal à le suivre quand il affirme que « la vertu qui fait le virtuose n'est aucunement une vertu morale et ne se rapporte à aucune disposition intentionnelle », car je perçois les deux autres pianistes de la manière suivante : François possède les élan de la virtuosité (le caractère) mais n'en a pas les moyens techniques ; Duchâche en a les moyens techniques mais n'en possède pas l'incandescence.

MUSIQUE CLASSIQUE

DISQUES • LIVRES

VIDÉO • PARTITIONS

Lettre-Son MUSIQUE

5054 AVE DU PARC 495-9297

RADIO-MUSIQUE □ RADIO-CULTURE □ RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Samedi 19 juillet 1986

12h00 Les Jeunes Artistes

Sylvie Proulx, guit. / Sonate, K. 19 (Scarlati) / « Grande ouverture » (Guiliani) / Sonate (Ginastera) / Sonate, K. 209 (Scarlati) / Sylvie Blouin, p. / « L'invoyable Seigneur » (J.S. Bach) / Sonatine (Ravel).

13h00 Des musiques en mémoire

La musique chinoise ou la représentation du monde. Anim. Elizabeth Gagnon.

14h00 L'Opéra du samedi

« Don Pasquale » (Donizetti) : Charles Osella, Michel Brodard, Michele Falisi, Valérie Baiano, Samuel Hasler ; Chœur de l'Opéra de chambre de Genève et Orchestre du Collegium Academicum, dir. Robert Dunand. Prod. de la Radio suisse. Anim. Jean Deschamps.

18h00 Concert intime

Trio en la min. (Ravel) : Trio Beaux Arts.

18h30 Musique de table

Oeuvres de Mozart, Schiffrin et J.S. Bach. Anim. Jean-Paul Nolel.

20h00 Orchestres américains

Orch. de Philadelphie, dir. Riccardo Muti, Michele Campanella, p. / « Totentanz » et Concerto no 2 (Liszt) ; « Symphonie fantastique » (Berlioz).

22h00 Jazz sur le vif

Festival de jazz en France (1re de 4). Anim. Michel Benoit.

23h00 Musique de chambre

Concertos, op. 4 nos 3 et 4 (Vivaldi).

23h30 Le Voyage intérieur

La musique écoutée dans certaines conditions amène à une nouvelle dimension de la conscience de soi. « Y-Kings » (Jean-Pierre Labrèche/Ben Seïd). Anim. Yvon Leblanc.

Dimanche 20 juillet 1986

0h00 Musiques de nuit

La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays vous accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Monique Leblanc.

0h30 La Grande Fugue

1re h. : Quatre pièces pour luth (Capriola) ; Suite no 2 pour violon et b.c. (Schmelzer) ; Concerto en la pour violon, 2 cors, cordes et b.c. (Haydn) ; 2e h. : Sonate concertata en la (Paganini) ; Sonate, op. 2 no 2 (Beethoven) ; extr. Trio en la min. (Ravel) ; « Taagen Letter » (Nielsen) ; 3e h. : Sonate « Prusse » no 2, 48 (C.P.E. Bach) ; « Eine Kammermusik » (Telemann) ; Concerto pour basson, K. 191 (Mozart) ; extr. Cantate, BWV 221 (J.S. Bach). Anim. Gilles Dupuis.

0h30 Musique sacrée

Motets (Bruckner) et Messe, op. 86 (Beethoven). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Récital

D'Ortola. Neil Gripe, alto.

10h30 Les Goûts réunis

Journées internationales de musique ancienne de Herne, Allemagne (3e de 4). Sigiswald Kuijken, vl. / Sonate no 2, BWV 1003, extr. Partita no 3, BWV 1006 et Sonate no 3, BWV 1005 (J.S. Bach). Anim. Jean Deschamps.

11h30 Méditation

Roger Bellemare, bar. : « Cachez beaux yeux » et « Me veut-il voir mourir » (Boesset) ; « A sa matresse », « Ma douce jeunesse » et « Epithalame » (Laguerre) ; « Le Temps a laissé son manteau », « La Grotte » et « Pour ce que sa plaine est morte » (Debussy) ; « Quand je fus pris au pavillon », « Infidélité » et « Incrédulité » (Hahn) ; « Chanson de printemps » (Gounod).

12h30 Pour le clavier

Sonate no 6 (Prokofiev) et « Gaspard de la nuit » (Ravel) : Ivo Pogorelec. Anim. Jean Perreault.

13h00 Les Musiciens par eux-mêmes

Inv. Monique Deschamps, pianiste. Anim. Renée Larochelle.

14h00 Concert dimanche

« Harold en Italie » (Berlioz) : Klaas Boon, alto, et Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, dir. Bernard Haitink. Quatuor, op. 59 no 2 (Beethoven) et Quatuor, op. 51 no 1 (Brahms). Quatuor à cordes « Carmina ». Anim. Jean Deschamps.

16h00 Les Grandes Religions

« L'Eglise orthodoxe » (39e de 45). La place des missionnaires dans l'orthodoxie contemporaine. Inv. Mgr. Yanoulatos, responsable des Missions de l'Église orthodoxe d'Amérique, Athènes. Inv. Pierre Gariépy. Prés. Jean Deschamps.

17h00 Tribune de l'orgue

« Album souvenir » (dern. de 3). Charles Tournemire, orgue de l'église Ste-Clothilde de Paris. Inv. Antoine Reboulot. Anim. Jean Deschamps.

18h00 Que les peuples chantent

Concours international de chorales d'amateurs organisé pour l'U.E.R. par la Radio de Cologne. Chœurs à voix égales (1re partie) : Le chœur d'hommes d'Amsterdam, dir. Ernest Grube (Allemagne) ; Le chœur des Armadillos de la Gruyère, dir. Michel Corpataux (Suisse) ; Amici Cantus, dir. Sakari Hildén (Finlande) ; Chœur des jeunes filles de l'école supérieure Sainte-Marie de Teajon, dir. Mi-Suk Lee (Corée) ; Le chœur des Instituts de Sofia, dir. Lidia Dimotrowa (Bulgarie). Anim. Myra Cree.

18h30 Musique de table

Oeuvres de Cowell, Mozart, Tchaïkovsky, Dvorak, Grieg et Debussy. Anim. Jean-Paul Nolel.

20h00 Musiques actuelles

La Tribune des compositeurs (Suisse) : « Cantil d'Ungaretti », op. 4 (Blank) ; Arlette Chédel, cont. / Ens. de 9 musiciens, dir. compositeur, « contribution à l'étude de certains phénomènes musicaux : chaîne de tierces et de quintes en cycles » (Gonville) ; Louis-Philippe Pelletier, p. / « La Rose des vents » (Pous-seur) ; Michel Butor, Amid Chakir, Marianne Pousseur et Françoise Walot, récitant, 4 quatuors vocaux, 4 chœurs, 8 instrumentistes, dir. compositeur. Anim. Janine Paquet.

22h00 Jazz sur le vif

Festival de jazz en France (2e de 4). Anim. Michel Benoit.

23h00 Musique de chambre

Concertos, op. 4 nos 4 et 5 (Vivaldi).

23h30 Le Voyage intérieur

« Sounds of the Sea » (Joanna Brook). Anim. Yvon Leblanc.

Lundi 21 juillet 1986

0h00 Musiques de nuit

Intégrale Gustav Mahler (12e de 17). Symphonie no 7. Orchestre phil. tchèque, dir. Václav Neumann. Anim. Bruno Guérin.

0h30 Les Notes inégales

1re h. : Suite de « L'oiseau » (Destouches) ; « Optime pastor ovili » (Isaac) ; Quatuor no 1, W. 83 (C.P.E. Bach) ; « Danse des bergers » (Normiger) ; 2e h. : Symphonie en ré (W.F. Bach) ; « Arabesques pour piano (Debussy) » ; « Souvenirs d'Amérique » (Vieuxtemps) ; Suite no 3 pour clavier (Bach) ; « Oubli » (Handel) ; 3e h. : Concerto no 9 (Woodcock) ; « Le Corbeau et le renard » ; « Le Rat des villes et le rat des champs » (Offenbach) ; Nocturnes nos 12 et 15 (Field) ; « The Saint Turned Sinner » ; « The Miller of Dee » et « Packington's Pound » (anon.) ; Concerto en ré (Telemann) ; « Giudecca » (Léhar). Anim. Françoise Moreau.

0h30 Un été en musique

Anniversaire du compositeur français

Déodat de Séverac : « Stances à Madame de Pompadour » (Séverac) ; Motets (Palestrina) ; extr. Suite en mi min. (Rameau) ; extr. « Iberia » (Albeniz) ; « Children's Corner » (Debussy) ; « Images », op. 10 (Bartók) ; « Cerdana » (Séverac) ; « Tableaux d'une exposition » (Moussorgsky/Ravel) ; « Bauges au soleil » (Séverac). Anim. Françoise Davoine.

11h30 Les Jeunes Artistes

Jean-Jules Poirier, cor, et Réal Gauthier, org. / Sonate en sol min. (Corelli) ; Concerto en mi bém. pour cor et orgue (Forster) ; « Missa muta », op. 55 (Kroll).

12h00 L'Art vocal

Martha Tempest Toth, sop. : Brahms, Mahler, Debussy ; Jozsef Gregor, b. : Moussorgsky, Julia Hamari, mezzo : Rossini et Meyerbeer. Anim. Jean Morin.

13h00 Au gré de la fantaisie

« Figaro » (Castellano-Tedesco) ; Concerto pour flûte, hautbois et orch. (Saleri) ; « Future Times of Idie Cars » ; « The Quiverer » (The Wagon) ; « Sweet Tranquillity », Placid Source (Handel) ; Sonatine (Ravel) ; Suite concertante (Moreno-Buendia) ; « Don Quixote » (Gismondi) ; « Stabat Mater » (Lassus) ; « Valse », op. 36 (Rachmaninov) ; K. 333 (Mozart). Anim. Jean-Pierre Pinson.

16h00 Au cœur de l'été

Magazine, guide touristique et anthologie sonore. Actualités culturelles : Marie-Claude Trépanier. Anim. Ginette Bellavance.

17h00 En continu

« Du côté de Manosque » (7e de 12). Le cinéma. Propos de Jean Giono. Lect. Robert Jorent. Prod. Radio France.

17h30 D'urgence et de jeunesse

« Par cours » de Claude Beauséjour. Lect. Claude Préfontaine.

20h00 Concerts européens

Académie d'été Johann Sebastian Bach de Stuttgart. Concert en l'église collégiale Gächinger Kantorei, Bach-Collegium de Stuttgart, dir. Helmuth Rilling, Mechtild Georg, alto, et David Gordon, 1. Variations sur le choral de Noël « Du haut du ciel » ; Cantate et « Symphonie de psaumes » (Stravinsky) ; Concert en l'église Saint-Léonard, Bach-Collegium de Stuttgart, dir. Wolfram Wehnert, Edith Wiens, sop., David Gordon, 1. Mechtild Georg, alto, Andreas Schmidt, b. : extr. « Passions selon saint Marc et saint Jean » (J.S. Bach).

22h00 Jazz-solo

En vedette : John Abercrombie, Marian McPartland, Curtis Fuller, Big Joe Turner, Duke Jordan, Keith Jarrett, Lou Donaldson, Jimmy Rowles, Joe Newman. Anim. Gilles Archambault.

23h00 Musique de chambre

Concertos, op. 4 nos 3 et 4 (Vivaldi).

23h30 Le Voyage intérieur

« Music on the Way... » (Peter Davison). Anim. Yvon Leblanc.

Mardi 22 juillet 1986

0h00 Musiques de nuit

Anim. Bruno Guérin.

0h30 Les Notes inégales

1re h. : « Canon per sonar » (G. Gabrieli) ; 4 Pièces pour piano, op. 1 (Grieg) ; Symphonie no 40 (Mozart) ; 2e h. : Sonate no 4 (Muffat) ; « Sacrifice du sang » (Chesnakow) ; Symphonie en ré (Wagner) ; Fantaisie chromatique et fugue, BWV 903 (J.S. Bach) ; Concerto pour 2 guitares, B. 425 (Vivaldi) ; 3e h. : Concerto no 4 pour 2 clavecins (Solier) ; Sonate pour clarinette et piano (Poulenc) ; Andante, op. posth. (Tchaïkovsky) ; Concerto grosso no 16 selon Scarlatti (Avison) ; « Invocation et danse » pour guitare (Rodrigo). Anim. Françoise Moreau.

0h30 Un été en musique

Festival d'Aix-en-Provence. « Suite pro-

vençale » (Milhaud) ; extr. « Così fan tutte » (Mozart) ; danses médiévales de Provence ; extr. « Les Boréades » (Rameau) ; « Nuits d'été » (Berlioz) ; Concerto brandebourgeois no 3 (J.S. Bach) ; extr. « Orfeo » (Monteverdi) ; extr. « Don Giovanni » (Mozart). Anim. Françoise Davoine.

11h30 Concert intime

Thème et variations du Trio en la min. (Tchaïkovsky) : Daniel Barenboim, p. ; Pinchas Zukerman, vl. ; et Jacqueline Du Pré, vc.

12h00 L'Art vocal

Dietrich Fischer-Dieskau, bar. : Spohr et Haydn ; Johann Varady, sop. : Spohr. Anim. Jean Morin.

13h00 Au gré de la fantaisie

« Concerto résumant quelques moments exceptionnels de la scène musicale belge, imaginé par Catherine Leferve et Isaac Disenhaus de la R.T.B.F. Anim. Jean-Pierre Pinson.

16h00 Au cœur de l'été

Anim. Ginette Bellavance.

17h00 Habiter sa ville

8e de 13 : « Nouvelles tendances en architecture ». Inv. Jean Claude Marsan, doyen de la faculté d'aménagement de l'Univ. de Montréal, Daniel Hanguan et Thomas Reimer, architectes. Rech. et anim. Robert Rachin.

17h30 Présent-musique

18h30 Votre passeport, s'il vous plaît

8e de 13 : Inv. Meery Devergnas, écrivain de Montréal. Anim. Dominique Blondeau à Montréal et Charles Temerson à Paris.

18h00 Derrière le terrorisme

8e de 13 : « Les femmes et la lutte armée ». Rech. et int. Charles Larochelle et Hélène Sarrazin.

18h30 D'urgence et de jeunesse

« Par cours » de Claude Beauséjour. Lect. Claude Préfontaine.

20h00 Concerts européens

Académie d'été Johann Sebastian Bach de Stuttgart. Concert en l'église collégiale Gächinger Kantorei, Bach-Collegium de Stuttgart, dir. Helmuth Rilling, Mechtild Georg, alto, et David Gordon, 1. Variations sur le choral de Noël « Du haut du ciel » ; Cantate et « Symphonie de psaumes » (Stravinsky) ; Concert en l'é

LE DEVOIR CULTUREL

40 ans

Suite de la page 1

Le cinéma britannique a toujours gravité autour de l'axe immigration-émigration. Tantôt ce sont les cinéastes anglais qui prennent le chemin d'Hollywood, mais le plus souvent ce sont les étrangers qui viennent « faire » le cinéma britannique. Le cinéma étant traditionnellement un art « sans noblesse », les Britanniques lui ont constamment préféré le théâtre et la littérature, laissant aux étrangers (comme Korda, qui était Hongrois) le soin de faire des films.

Il est vrai que le théâtre et la littérature ont toujours eu la meilleure

part comme reflet reconnu de la société anglaise. Ce qui explique qu'une grande partie de la cinématographie soit redevable à une véritable folie de l'adaptation. Dickens (le *Oliver* de Carol Reed), Shakespeare (tout Laurence Olivier et l'intriguant *The Tempest* de Derek Jarman), D.H. Lawrence (*Women in Love* de Ken Russell et *The Virgin and the Gipsy* de Christopher Miles) furent particulièrement privilégiés.

Mais pour revenir aux étrangers, soulignons l'importance des Polonais Roman Polanski (*Repulsion*) et Jerzy Skolimowski (*Deep End* et *Moonlighting*), de même que le passage de plusieurs autres cinéastes comme Godard (*One plus One*), Truffaut (*Fahrenheit 451* et Antonioni (*Blow-Up*).

Après le *Free Cinema*, le cinéma anglais tenait principalement grâce à ces étrangers et à l'émergence d'un courant baroque, en réaction à la fois contre le réalisme et l'académisme, personnifié par Ken Russell (*Musick Lovers*) et Nicholas Roeg (*Don't Look Now*).

Dans la grisaille, aussi, l'émergence d'un homme, un producteur : David Puttnam. Son flair extraordinaire lui permet de découvrir successivement Alan Parker, Ridley Scott, Hugh Hudson et Roland Joffe (*The Killing Fields*), tous venus de la publicité. C'est lui qui devait orchestrer la renaissance récente du cinéma britannique, renaissance s'opérant en quatre coups d'éclats successifs, soit les pluies d'Oscars re-

tombant sur *Chariots of Fire* de Hugh Hudson, *Gandhi* de Richard Attenborough et *The Killing Fields* de Joffe, ainsi que la toute récente palme d'or attribuée, à Cannes, à *The Mission* du même Joffe.

La renaissance devait aussi jouer de l'impulsion de la télévision. La télévision a joué un rôle important dans le cinéma britannique (la majorité des cinéastes y ont débuté). C'est la BBC qui avait commandé l'extraordinaire *The War Game* à Peter Watkins. Cette fois-ci, c'est grâce à la part active dans la production prise, depuis 1981, par Channel 4 qui adopta une politique très osée dans ce secteur.

Avec le résultat que 1986 semble être l'année du cinéma britannique,

ce que le Festival des Films du Monde soulignera en lui consacrant une section qui viendra compléter la rétrospective en cours au Conservatoire. Bien entendu, vu la situation qui règne dans le petit monde des festivals, il n'a pas été possible d'avoir, à un mois de l'ouverture du FFM, une confirmation des films présentés. Mais présumons tout de même qu'il s'en trouvera plusieurs, et parmi eux l'étrange et superbe *Z.O.O.* de Peter Greenaway (sûrement le film le plus étonnant réalisé cette année), le beau *Caravaggio* de Derek Jarman (une biographie du peintre), l'amusant *Mona Lisa* de Neil Jordan (prix d'interprétation à Cannes pour Bob Hoskins), ou encore *Sid and Nancy* d'Alex Cox (sur la vie du guitariste des Sex Pistols),

My Beautiful Laundrette de Stephen Frears, *Defence of the Realm* de David Drury et *Fatherland* de Kenneth Loach.

Quelques suggestions : *If de* Lindsay Anderson et *2001...* de Stanley Kubrick ce soir à 19h et 21h ; *Kesde* Kenneth Loach mardi à 19h ; *The Go-Between* de Losey vendredi à 19h ; *The Duellists* de Ridley Scott le 28 juillet à 19h ; *That Sinking Feeling* de Bill Forsyth le 3 août à 21h30 ; *The Draughtman's Contract* de Peter Greenaway le 4 août à 20h ; *Moonlighting* de Skolimowski le 8 août à 21h ; et *Heat and Dust* de James Ivory le 10 août à 21h.

CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Langelier.

ASTRE I: (327-5001) — "Cobra" 1 h, 2 h 45, 4 h 30, 6 h 15, 8 h, 9 h 45 sam. dern. spect. 11 h 30.
ASTRE II: — "Karate Kid" 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, 9 h 45 sam. dern. spect. 11 h.
ASTRE III: — "Back to School" 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 45 sam. dern. spect. 11 h.
ASTRE IV: — "Pirates" 1 h, 3 h 15, 5 h 30, 7 h 45, 10 h.
BERRI I: (288-2115) — "Moment de vérité" 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30.
BERRI II: — "Histoires officielles" 1 h, 5 h 15, 9 h 30, 11 h 30.
BERRI III: — "Quelque nuit de gala" 3 h 15, 7 h 30.
BERRI IV: — "3 hommes et un couffin" 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 30.
BERRI V: — "2 super films de Miami" 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h.
BONAVENTURE I: (861-2725) — "Labyrinth" 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30.
BONAVENTURE II: — "Pirates" 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 45.
BROSSARD I: (465-5906) — "Karate Kid" 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30.
BROSSARD II: (465-5906) — "Legal eagles" 12 h 25, 2 h 35, 4 h 45, 7 h, 9 h 05.
BROSSARD III: "Cobra" 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h.
CINÉMA CAPITOL: (849-0041) — "My little pony" 12 h 45, 2 h 40, 4 h 15 — "Big trouble in little China" 6 h, 7 h 50, 9 h 45.
CINÉMA CHATEAUGUAY I: (689-0141) — "Cobra" 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA CHATEAUGUAY II: — "2 super films de Miami" 7 h 15 — "Elvis Gratton" 9 h 05.
CARTIER-LAVAL: (663-5124) — "Cobra" 1 h 30, 3 h 20, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15.
CHAMPLAIN I: (524-1655) — "Cobra" 1 h 20, 3 h 10, 4 h 55, 7 h, 9 h.
CHAMPLAIN II: — "Pittsburgh" 2 h 15, 3 h 35, 5 h 20, 7 h 10, 9 h 05.
CINÉMA V: 5560 ouest Sherbrooke (489-5559)

— sam "28 up" 7 h. — "The quiet earth" 7 h 15 — "Brazil" 9 h 15 — "The crabe tambour" 9 h 45 — "The rocky horror picture show" 24 h — "The toxic avenger" 24 h — dim "Le crabe tambour" 7 h — "The quiet earth" 7 h 15 — "Apocalypse now" 9 h 15 — "28 up" 9 h 30.
CINÉMA DE PARIS: (875-1882) — "Vamp" 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, 11 h 30.
CINÉMA DU VILLAGE: 1220, Ste-Catherine est (523-3239) — "Beyond Hawaii" 1 h, 2 h 15, 3 h 30, 4 h 45, 6 h 7 h 15, 9 h 30, 9 h 45 (16 au 31 juillet).
CINÉMA THÉÂTRE QUÉBÉCOIS: (842-9788) — "CINÉPLEX I: (849-4518) — "Back to school" 1 h 40, 3 h 40, 5 h 40, 7 h 40, 9 h 40.
CINÉPLEX II: — "Psycho" 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30.
CINÉPLEX III: — "Desert Bloom" 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉPLEX IV: — "Hannah and her sisters" 2 h, 4 h 20, 7 h, 9 h 20.
CINÉPLEX V: — "Bliss" 1 h 05, 3 h 15, 5 h 25, 7 h 35, 9 h 45.
CINÉPLEX VI: — "About last night" 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45.
CINÉPLEX VII: — "About last night" 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45.
CINÉPLEX VIII: — "Pirates" 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL I: (521-7870) — "Pittsburgh" 12 h 45, 2 h 40, 4 h 15 — "Big trouble in little China" 6 h, 7 h 50, 9 h 45.
CINÉMA MONTREAL II: — "Ras les profs" 1 h 45, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 45.
CINÉMA MONTREAL III: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL IV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL V: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL VI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL VII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL VIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL IX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL X: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XL: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL XLIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL L: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LVIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXVIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXX: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXXI: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIII: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXIV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 30.
CINÉMA MONTREAL LXXXXXXV: — "Police academy 3" 12 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 15, 9 h

LE DEVOIR CULTUREL

Desert Bloom

La famille nucléaire

MARCEL JEAN

DESERT BLOOM, de l'Américain Eugene Corr, commence lorsqu'une adolescente de 13 ans essaie sa première paire de lunettes. Pour la première fois, elle y voit clair.

Commencer à voir clair. Découvrir les choses comme elles sont. Les remettre à leur vraie place. Voilà ce qui s'empare de la vie de Rose Chismore, cette adolescente dont la famille habite Las Vegas, au début des années 50. C'est à travers ses yeux tout neufs, à travers son passage de l'enfance à l'adolescence, que nous observons sa famille.

Une famille plutôt agitée : le père boit, la mère joue, la tante est en instance de divorce et ne pense qu'à se trouver un nouveau mari, tandis que les deux petites sœurs ont encore la parfaite innocence de l'enfance.

Derrière cela, il y a un pays. Une Amérique qui sort de la Deuxième guerre mondiale et qui vient de s'engager dans la guerre de Corée. Une Amérique dont l'armée effectue, à quelques dizaines de kilomètres de la maison des Chismore, des essais atomiques.

Pendant six semaines, nous suivons Rose qui découvre ce qu'est l'abus de pouvoir. Le père (adoptif), blessé de guerre, impuissant, est un véritable dictateur. Dans une petite pièce, il entretient une radio, avec la plus haute antenne de la région, et il possède l'information. Le film puise ses grandes qualités de l'humanité des membres de la famille. Ils ont des failles, des caractères, et tout au long du film ils voient leur belle unité se désagréger devant la prise de conscience des individus. Ils vivent une étape cruciale de leur développement.

Comme le pays, d'ailleurs, qui est aussi à l'âge de l'adolescence. L'abus de pouvoir des militaires, risquant la santé des citoyens de la région par

Jon Voight, dans *Desert Bloom*

leurs essais nucléaires, passe encore inaperçu. En Amérique, la population n'est pas manipulée. Du moins, c'est ce qu'elle croit encore. Jusqu'à ce que la forte lueur de l'explosion finale ne viennent éclairer un peuple qui commença alors à réaliser. Et l'on sait qu'ensuite il y aura les années 60, puis le Vietnam, la véritable perte d'innocence de la nation.

Desert Bloom, par ses fines notations psychologiques et sociologiques

(ces exercices où l'on apprend aux écoliers à se réfugier sous leurs bureaux en cas d'alerte à la bombe), compose un étonnant portrait de la vie de famille en Amérique dans les années 50. Voilà une époque (et un espace) que le cinéma n'a pas souvent exploré.

Cinéma débutant, Eugene Corr s'appuie sur un très solide scénario (écrit en collaboration avec Linda Remy) et sur des acteurs de premier

ordre. Dans le rôle du père, Jon Voight est irrécusable (comme d'habitude), incarnant à la perfection ce personnage impitoyable et brisé. Encore une fois il prouve qu'il est présentement, avec Robert de Niro et Keith Carradine, l'un des seuls acteurs américains dont le jeu seul est source de plaisir. Derrière lui, Jobeth Williams (la mère) et la trop rare Ellen Barkin (la belle-sœur), sont aussi très solides. Reste encore la jeune Annabeth Gish (Rose) qui fait des débuts remarquables.

Desert Bloom nous change de la propagande destinée aux enfants qui occupe la plupart de nos écrans. Une thématique très actuelle pour un film qui arrive à point. (Au Cinéplex)

Bliss, de l'australien Ray Lawrence, s'est mérité le prix du meilleur film aux « Oscars » australiens, l'an passé. Cela m'apparaît assez révélateur de la piètre qualité de cette cinématographie. En fait, les films australiens se ressemblent tellement tous que l'on a dû être très étonné de voir qu'il était possible de tourner autre chose qu'un dépliant touristique de 90 minutes.

En effet, *Bliss* nous change du film touristique habituel. C'est une comédie absurde centrée sur Harry Joy, un homme qui meurt pendant quatre minutes et qui, de retour à la vie, entreprend une sorte de rédemption qui va finalement le conduire au paradis (il a déjà connu l'enfer). Un film aux prétentions dantesques, donc, avec des accents à Monty Python.

C'est beaucoup de prétentions pour un film qui ne remplit pas la commande et qui a bien de la difficulté à faire rire. D'une longueur démesurée (plus de deux heures, pour ce genre de divertissement c'est énorme), *Bliss* a la qualité d'être original, ce qui au cinéma est normalement incompatible avec australien. (Au Cinéplex)

Night Magic

L'Ange et l'homme

FRANCINE LAURENDEAU

L'ART DE Lewis Furey est insaisissable et indescriptible. Ceux qui le goûtent me comprendront. La moindre de ses chansons, légère et cruelle, peut vous rejoindre très loin. Mon meilleur souvenir, c'est son spectacle d'il y a une huitaine d'années au Théâtre du Nouveau Monde.

Lui et Carole Laure, talentueux et beaux comme des dieux, glissaient avec aisance de la complainte au tango, guidés par un texte-prétexte et par la complicité musicale d'un Jean-Claude Vannier subtil, raffiné, incarnant l'inéluctable destin. À l'avant-scène, le choeur aciculé des quatre petites filles. J'ai passé en leur compagnie d'inoubliables so-

rées.

Et je suis la première à avoir souhaité que de tels moments soient filmés, capturés, gravés dans une mémoire plus fidèle que celle du souvenir. Lewis Furey n'a pas seulement enregistré quelques albums et donné quelques spectacles. Il a également écrit bon nombre de musiques de films, principalement pour Gilles Carle, de *La Tête de Normande Saint-Onge* à *Maria Chapdelaine*.

Pour Gilles Carle encore, il faisait en 1977, aux côtés de Carole Laure, ses véritables débuts au cinéma dans un film que je serais curieuse de revoir, un film étrange et incompris, *L'Ange et la Femme*.

On comprend qu'il ait éprouvé le besoin de franchir l'étape suivante : être l'auteur complet d'un film. Le-

Une scène de *Night Magic*

wis Furey est donc passé à la réalisation. Son premier long métrage, *Night Magic*, tourné il y a bien un an et demi et projeté presque à la sauve aux festivals de Cannes et de Montréal 1985, sort sur nos écrans.

Dans un vieux théâtre, Michael (Nick Mancuso) monte un spectacle de chant et de danse. Trois anges, génies du bien ou du mal, lui offrent une nuit de faire un vœu. Il choisit l'amour. Or, un des anges, Judy (Carole Laure), l'aime d'amour : elle sera donc sa femme et la mère de son enfant.

Mais le succès sera pour Michael comme un ver dans le fruit. Il rejette l'amour. Telle la Petite Sirène qui a tout quitté pour s'unir à un humain, Judy va beaucoup souffrir avant de disparaître. Quand Michael revient à lui-même, il est presque trop tard. Mais il réussira à retrouver sa bien-aimée de l'autre côté de la vie, pour ne pas dire du miroir.

Nous sommes loin des comédies musicales hollywoodiennes. Il s'agit plutôt d'un conte de fées musical dont Leonard Cohen a écrit les textes et Lewis Furey la musique. Tous deux signent le scénario. Les séquences sont liées par Stéphane Audran et Jean Carmet, sans doute placés là pour les besoins de la coproduction canado-française.

Nick Mancuso, doublé en français quand il parle, est doublé en anglais par Lewis Furey quand il chante. Qu'il me pardonne mais on ne s'en plaint pas. Comme les lyrics sont sous-titrés en français, nous nous retrouvons devant un salmigondis lin-

guistique bien de chez nous...

Et la musique ? Eh bien c'est vraiment du Furey — ce que n'était guère la musique de *Maria Chapdelaine*. C'est intelligent, travaillé, ingénieux, harmonieux, complexe. Si à cette complexité je préfère des classiques comme *Hustler's Tango*, *Louise* ou *The Sky is Falling*, c'est stricte affaire de goût. Peut-être même d'habitude. Un artiste a le droit de nous surprendre et je me promets de réécouter la partition musicale de *Night Magic*.

Ce que j'aime aussi dans ce film, c'est le Montréal nocturne qui nous y est révélé avec son vieux théâtre, ses ruelles et sa chaussée mouillée. Et surtout ses toits aux pittoresques verrières où se déploient les trois anges qui, à vrai dire, ressembleraient plutôt à des pages ou à des lutins mutins.

Si la direction artistique fait preuve d'inventivité, les numéros de danse me sont apparus comme un tissu de banalité. Autre point faible : le scénario. Amusant au départ, il s'enlise en deuxième partie dans la mièvrerie (Carole Laure en gentille maman), puis dans la tragédie (l'incendie de la maison), avant de revenir, mais trop tard, à la poésie.

On attacherait moins d'importance à ces failles si tout cela était porté par une mise en scène efficace. Il y a de jolis moments, et je pense que les adeptes de Lewis Furey musicien ne s'ennuieront pas. Mais on ne sent pas, dans *Night Magic*, le rythme qu'imprimerait un metteur en scène inspiré. Il faut bien le dire, Furey réalisateur déçoit. Peut-être a-t-il été dépassé par l'envergure de l'entreprise. (Au Berri)



« Je vous recommande ce très beau film, calme, tragique, puissant » — Minou Petrowski
« Un long métrage d'une indéniable beauté » — Richard Gay
« On se prend à en savourer le moindre détail, il faut voir *La Valse du Danube* » — Francine Laurendeau

4ème semaine à partir du 20 juillet

Un film de Xavier Schwarzenberger avec Christiane Hörbiger, Hans Michael Rehberg, Axel Corti, Hugo Gottschlich

Special étudiants : 2,75\$ (lundi) Pour tous : 2,75\$ (mardi) Age d'Or 55 ans et plus et enfants 14 ans et moins : 2,75\$ (tous les jours)

Prix du jury Locarno 1984
Prix de la meilleure mise en scène et Prix de la meilleure interprétation
Etat de Bavière 1986

La Valse du Danube

5380, boul. Saint-Laurent, Montréal ☎ 514-277-5789
v.o. all. s.-t. fr. 19h30, 21h30 (t.j.)

Après "LE BAL DES VAMPIRES",
"LE BÉBÉ DE ROSEMARY"
et "TESS"
voici le dernier-né de

ROMAN POLANSKI
PIRATES

VERSION FRANÇAISE

WALTER MATTHAU

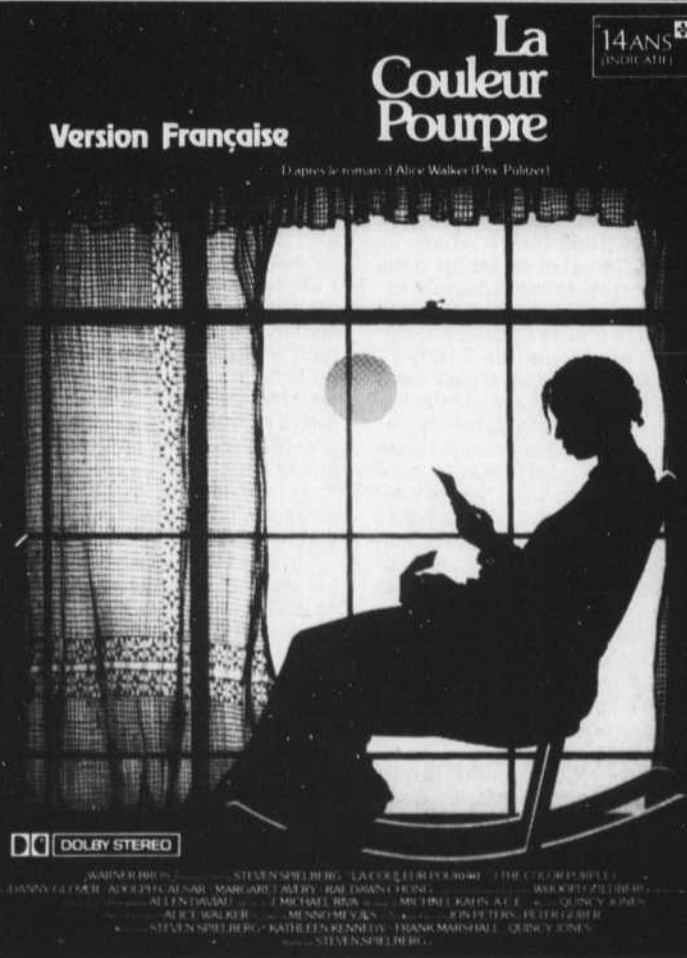


A CANNON GROUP, INC. PRESENTS TARAK BEN AMMAR
WALTER MATTHAU - ROMAN POLANSKI'S PIRATES
with CRIS CAMPION - DAMIEN THOMAS - CHARLOTTE LEWIS - OLL' JACOBS
with PHILIPPE SARDE with HERVE DE LUZE with WILLIAM REYNOLDS A.C.E.
Produit par PIERRE GUFFROY avec WITOLD SOBOCINSKI avec ANTHONY POWELL
Monté par THOM MOUNT avec GERARD BRACH avec ROMAN POLANSKI
Distribué par TARAK BEN AMMAR avec ROMAN POLANSKI CANNON

2e film dans les ciné-parcs

LE DAUPHIN CINE-PARC BOUCHERVILLE
BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE 721-6060 TRANSCANADIENNE (SORTIE 95) 655-5515
CINE-PARC ST-EUSTACHE CINE-PARC ST-JEROME
ROUTE 15 (SORTIE 21) 472-6660 879-1707 AUTO DES LAURENTIDES (SORTIE 44) 438-4773

LE DEVOIR en collaboration avec
ciel 98.5 et FRANCE FILM
sont heureux d'inviter
350 couples
à la PREMIÈRE
du film de
STEVEN SPIELBERG



Le Mardi 29 juillet 1986 à 20h00
au cinéma St-Denis 2
1594 rue St-Denis Mtl.

REPLIR ET RETOURNER à
"COULEUR POURPRE" CIEL MF
casier postal 98.5 Longueuil J4H-3Z3

nom : _____ prénom : _____
adresse : _____ ville : _____
code postal : _____ tél. : _____

■ Le concours débute le 17 juillet pour se terminer le 23 juillet 86 à minuit
■ Le texte des règlements relatifs à ce concours est disponible à
Compagnie France Film 1405 RUE ALEXANDRE DUBOIS, MONTRÉAL • 526-5871

Offrez-vous une vraie sortie Cinémas
METTEZ-VOUS-EN PLEIN LA VUE...

"On suit avec plaisir
Juliet Berto dans
sa traversée d'un
Paris en voie de
Newyorkisation..."
— LIBERATION

"Une des réussites
les plus
effectives du
nouveau film
noir français."
— JEUNE CINÉMA

PRIX
DU CINÉMA
CONTEMPORAIN
Sélection officielle
Cannes

14 ANS
RECOMMANDÉ

NEIGE
film de JULIET BERTO et JEAN-HENRI ROGER
JULIET BERTO • JEAN-FRANÇOIS STEVEY •
ROBERT LÉONARD • MATHIEU BERNARD • ALAIN LÉVESQUE

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

Sem 7:15-9:15
Sem 7:15-9:15

L'Élysée en association avec Film 2000
présente

**SON PREMIER FESTIVAL
DE FILMS
SOVIÉTIQUES**
en langue française

4e film du Festival:

**NOUS SOMMES du
JAZZ**
Un film de KAREN SHAKHNAZACOV

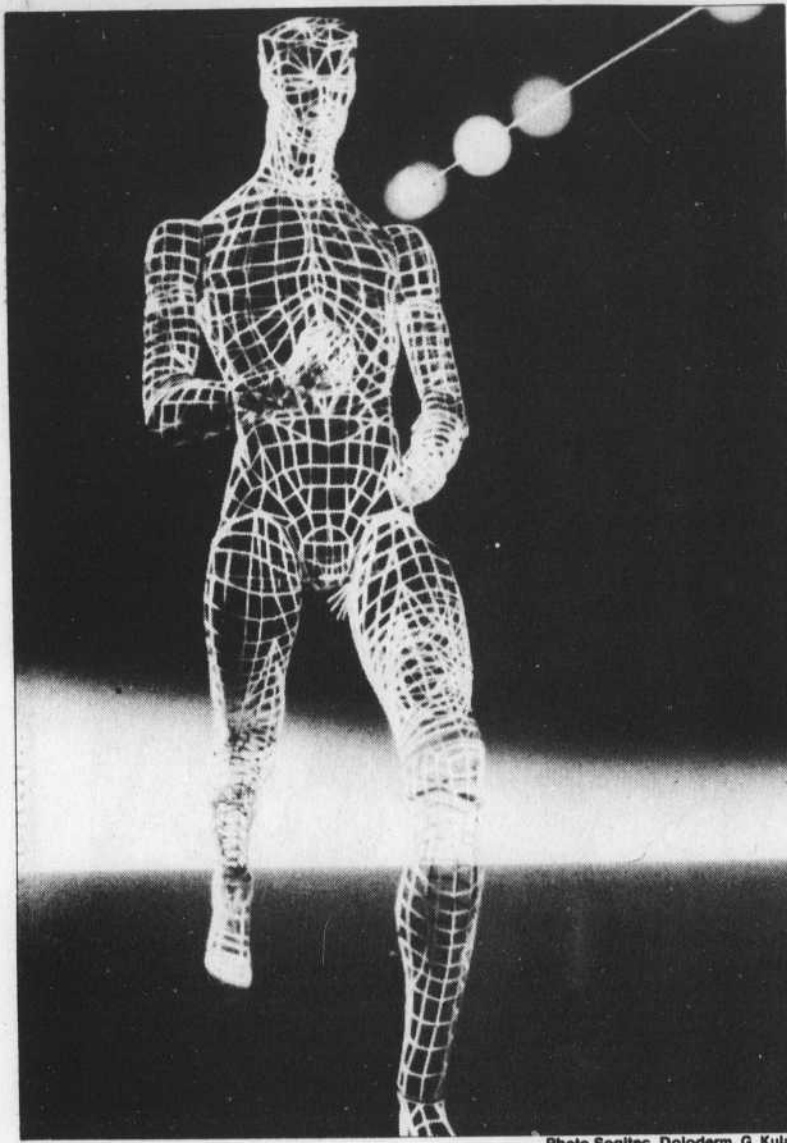
SUIVRONT
UNE ROMANCE CRUELLE
ANUTA
TCHAIKOVSKY

GAGNEZ!
un voyage en URSS
pour 2 personnes

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

Sem 7:25-9:25
Sam Dim 1:25-3:25-5:25-7:25-9:25

LE DEVOIR CULTUREL



Le robot de Sogitec

Photo Sogitec, Dolodern, G. Kular

LOUIS JOBIN

Suite de la page 1

manuscrit de Jobin sur les proportions à respecter en sculpture ; l'original d'un contrat ; de nombreuses indications sur les méthodes modernes de restauration, etc. Le sculpteur est mort pauvre, en 1928. Il devait tenir compte d'un marché encombré, d'une concurrence serrée provenant des ateliers de Vaucouleurs, en France, de Deprato, à Chicago, ou de « mouleurs » ou autres spécialistes d'ornements « à l'européenne » que curés et marguilliers chérissaient. Ses sculptures, il les livrait donc fréquemment à un prix se rapprochant du coût de revient.

Coup d'oeil complice ? C'est un ange des pèlerins, autrefois placé dans le parc de la Basilique de Sainte-Anne, qui vous indique la salle des oeuvres religieuses. Vous y verrez un ange à la trompette (bois doré) redécouvert tout récemment, et jugé par Bédard comme étant un sommet du genre (ange qui surplombe l'orgue, au « jubé » de Saint-Calixte de Plessisville) ; trois des 16 bustes « apostoliques » formant un ensemble original et rarissime dans la statuaire québécoise (chapelle extérieure du Petit Séminaire de Québec). Il y a là aussi l'un des trois reliefs que l'on connaît de Jobin du temps qu'il possédait un atelier dans le Vieux-Montréal : *La Sainte Famille* (au Carmel de Montréal) ; et maints crucifix, saints patrons et anges dont deux anges-enfants, aux bras croisés et aux mains jointes (Fabrique de Saint-Augustin). Louis Jobin a livré des statues aux dimensions réduites mais il passera d'ailleurs à l'histoire comme sculpteur de géants.

Outre son Saint-Georges terrassant le dragon, le visiteur a le loisir d'examiner un Saint-Michel qui ornait, jusqu'à l'incendie de 1977, un angle de la façade de l'église Notre-Dame-de-Foy, ainsi que trois des 14 personnages grandeur nature acquis pour l'église Saint-Henri, à Lévis, etc.

Que dire des oeuvres profanes ? Un saisissant autoportrait en bois polychrome, qui date de 1867 (Jobin avait 22 ans, il était apprenti chez François-Xavier Berlinguet) ; Bédard regrette l'excès d'encastrement qu'on a infligé à cette oeuvre. Un

char « de l'agriculture » réalisé pour la Convention nationale de 1880, avec Paul Cousin et Pierre Gauvin, constitue le seul exemple de char allégorique conservé presque intact ; Jobin a sculpté Cérès... ou plutôt Fortuna, déesse de l'abondance. Un très beau Neptune tenant son trident (tenue vestimentaire autochtone, celle d'un matelot de l'époque). Ce Neptune ornait le faite de l'hôtel Lavallée jusqu'en 1944, au bas de la Côte de la Montagne. L'enseigne en forme de boeuf conservée à Toronto est attribuée à Jobin qui, en début de carrière, passa un an à New York pour se spécialiser dans ce métier. L'exposition comprend aussi un matelot servant d'enseigne, réalisée d'après une photographie de Notman. L'on y retrouve un Indien semblable à ceux qui, par toute l'Amérique, identifiaient les marchands de tabac (3000 de ces Indiens survivaient, sur les 70 000 qui ont déjà servi de marque de commerce aux *tabacônistes* !)

Le seul apprenti qu'ait formé Louis Jobin, nous apprend le catalogue, est Henri Angers (1870-1963). Ce fut sans doute le premier artiste que j'aie contemplé et harcelé de mes questions d'enfant. Angers avait son studio rue Latour, non loin du terrain de jeux auquel les gamins turbulents de la rue se rendaient. Nous nous bousculions aux fenêtres du studio. Henri Angers s'était donné un complément de formation de deux ans en Belgique et c'est lui qui, pour le Saint-Georges au dragon, avait soumis le prix le plus bas. Les Beaucerons lui préférèrent Louis Jobin.

En examinant les photos de Jobin prises dans l'atelier de Sainte-Anne et les croquis faits par Lismer, du groupe des Sept, je revois presque les vieux Angers, voûté comme Quasimodo, maniant les gouges sur des ébauches de bienheureux ou de saints (pas question de gargouilles). D'énormes grumes étaient toujours en attente...

D'Alfred Laliberté et de Louis-Philippe Hébert, on a l'impression de connaître tout. Ce jour-là, à Québec, j'eus la sensation que dans ce musée rajeuni — enfant, j'y ai frémé devant des animaux empaillés — on m'aidait à décrypter l'univers de « mon » Faubourg où ont vécu deux des derniers sculpteurs de saints géants.

MARIE DÉCARY

IL Y A celui qui trompe sa blonde avec un ordinateur, un Macintosh en l'occurrence. Tous ses temps libres, il les passe avec lui. « Logiciel, mon mari, qu'elle lui a dit, ça suffit ! » Mais lui n'a rien compris. Alors elle, elle est partie se chercher une Amiga.

Cette histoire ne décline évidemment pas aussi bas que l'empire américain, mais elle pourrait tout de même circuler dans le milieu des fervents d'électronique.

C'est pour dire que l'ordinateur, comme le nez de Dieu, est presque partout. Qu'on soit pour ou contre, il est là pour rester. C'est évident. D'ailleurs, au rythme actuel de son déploiement, l'image d'ordinateur est en passe de devenir l'icône par excellence de notre fin de millénaire.

Faites donc tout de suite un petit sourire à *Big Brother* et, pour vous en convaincre, allez voir du côté de la « Cité des Arts et des Nouvelles Technologies de Montréal ». Non, il ne s'agit pas du dernier spasme mégalomane de Jean Drapeau avant son départ, mais bien d'une exposition intitulée à juste titre, *Images du futur*. On saura d'ailleurs gré aux deux co-présidents de l'événement, Ginette Major et Hervé Fischer, de ne pas avoir succombé à leur tour à la tentation de présenter le tout sous le nom bien éprouvé ces temps-ci de Festival International de...

À mi-chemin de la foire commerciale et de l'expo philosophico-thématique, du genre de celle qui s'est tenue l'an dernier à Paris sur les *Immatériaux*, *Images du futur* constitue une très bonne occasion de voir une sélection des meilleures images et vidéos faits par ordinateur. En tout, 800 oeuvres de 10 pays dont le Japon, les États-Unis, le Canada et, comme invité d'honneur, la France. Il faut le préciser, cette manifestation ne s'adresse pas strictement aux mordus ou aux initiés. Pour peu que vous disposiez de temps (fractionné en nano et pico-seconde, on dit qu'il n'existe plus), il vaudra la peine de fouiller cette mine d'information.

Sur place, dans l'ancienne gare maritime Louis-Joliet, tout ce que vous avez toujours voulu savoir et voir des images au laser et de l'holographie, ainsi que des vidéos qui présentent des bandes publicitaires, des génériques télévisés, des documents sur les applications multiples de l'image d'ordinateur en médecine, en science, en architecture,

Images du futur
L'ordinateur vers demain

Victor Grillo et Jean-Paul Longavesne.

Photo Louise Lemieux

en ingénierie et sur les sociétés spécialisées dans la fabrication d'images synthétiques. Commandités par Télidon, Vidéotron, Computeland, etc., des ateliers vous permettent également de faire l'essai de nouveaux systèmes ou prototypes d'ordinateurs pour créer vos propres images ou graphiques.

La vérité, c'est que vous n'avez pas si tôt quitté les lieux, que vous songez déjà à y revenir. Oui. Avouons-le. Malgré certaines lacunes et une mise en place qui mériterait d'être revue la prochaine fois, *Images du futur* crée rapidement une dépendance. Comme une drogue à la limite du super-capotant, quoi !

C'est cet hiver, au retour d'un voyage à Toronto au cours duquel Ginette Major réalise à quel point Montréal fait figure de parent pauvre, que naît ce projet.

Il faut absolument faire en sorte que Montréal puisse compter, dans ce secteur de pointe hautement sophistiqué, des nouvelles technologies appliquées à la création d'images, explique-t-elle, résolue. Forts de cette première expérience, Hervé Fischer et Ginette Major préparent

d'ailleurs déjà la manifestation de l'année prochaine qui mettra cette fois le Japon en vedette. Ils entrevoient aussi doter leur Cité d'un centre de documentation, d'un pool d'équipement ainsi que d'un service d'expositions itinérantes et une section consacrée à la musique électroacoustique. Plus globalement, il s'agira d'ouvrir le débat sur la naissance d'une nouvelle esthétique électronique.

À ce jour, le bébé dont il est question balbutie encore quelque peu. Ébloui par sa propre machine, il se contemple et fait des prouesses techniques pour nous entendre l'applaudir. La majorité des images qui sortent des imprimantes servent aux secteurs de la communication et il arrive aussi que certains stéréotypes s'incrustent dans l'image, même synthétisée avec une démesure de dinosaure.

Faut-il faire apparaître un figurant dans le décor immatériel d'un fond de mer, que l'on songe automatiquement à la fameuse sirène en maillot de bain (sic). Prévu pour la productivité et la rentabilité, l'ordinateur est aussi de plus en plus fréquemment détourné à des fins de créativité. De nombreux plasticiens traditionnels deviennent artistes programmeurs et se vouent exclusivement à leur nouvelle pratique. À l'UQAM, par exemple, depuis l'introduction d'un cours Art et ordinateur par le professeur Andrée Beaulieu-Green, le nombre des inscriptions ne cesse d'augmenter.

À l'échelle de la planète, et l'exposition donne un bon aperçu, il est déjà possible de noter la récurrence de certains thèmes. Ainsi, ceux des vagues, des sphères et des derniers qui, eux, permettent une renaissance des variations infinies sur les jeux de perspective.

Pour les Français Victor Grillo, Jean-Paul Longavesne et François Guyader, ce nouveau rapport à la technologie modifie tout, du travail en atelier à la signature collective des oeuvres. Inventeur d'un étonnant système « Pictural Automatique » qui permet de reproduire l'image d'ordinateur sur un support de grand format, l'audacieux trio, qui comprend deux coloristes-conseil et un électronicien, ne tarit pas de détails sur le fonctionnement de sa max-imprimante. Installé sur les lieux de l'expo, relié à une simple Apple 48K,

le prototype comporte grosso modo un aérographe qui crache ses couleurs en se déplaçant sur un rail vertical ou horizontal et il vaut vraiment le coup de le voir exécuter sa « peinture en direct » en quelques heures.

Subventionnés dans le cadre du programme de recherche-image de l'ancien gouvernement Mitterrand, les instigateurs du projet doivent aujourd'hui encaisser des coupures budgétaires mais ne manquent pas pour autant de projets d'avenir. Comme le dit Victor Grillo, « à partir d'un embryon d'image, tout est possible ».

Pionnier de l'époque des cartes perforées, Jacques Palumbo demeure pour sa part fasciné, ému par la possibilité de faire des images avec des idées. Au début des années 1970, cette recherche, qui l'amène à travailler en collaboration avec le Centre de calcul de l'Université de Montréal, transforme certes sa pensée sur l'art. Dans le petit espace dévolu à la Galerie Gilles Gheerbrandt, ses oeuvres de 1973, principalement élaborées à partir de transpositions en signes des codes mathématiques, paraissent à la fois archaïques et tout à fait pures. Toujours sensible à l'économie de la forme, il ajoute que l'ordinateur demeure pour lui un outil, non une fin en soi. Aujourd'hui, pour retrouver le plaisir de la matière, il privilégie la toile.

L'ordinateur : signe des temps ou temps des signes, voilà la question.

Images du futur, présenté par La Cité des Arts et des Nouvelles Technologies de Montréal, Vieux-Port de Montréal, ancienne gare maritime Louis-Joliet (en bas de la rue St-Laurent), jusqu'au 8 septembre, tous les jours de 10 h à 22 h. Entrée : adultes \$ 4,50, enfants moins de 12 ans \$ 1,50.

ATELIER
ALAIN LACAZE
artiste-peintre
oeuvres récentes1, rue du Trésor,
2e étage, QuébecTél.: (418) 694-1704
(418) 692-4381

La semaine prochaine

Dans la livraison du DEVOIR CULTUREL du 26 juillet, nos lecteurs pourront lire un reportage de Paul Cauchon sur le tournage du film *Les fous de bassan*, d'après le roman d'Anne Hébert. Notre journaliste s'est rendu à l'île Bonaventure, en

face de Percé, pour assister à une journée de travail avec l'équipe du cinéaste Yves Simoneau.

Du côté de la littérature, une entrevue avec le romancier grec Vassilis Alexakis, l'auteur de *Talgo* et de *Contrôle d'identité*, son plus récent ouvrage paru au Seuil. Fred A. Reed a rencontré Alexakis lors de son passage à Montréal.

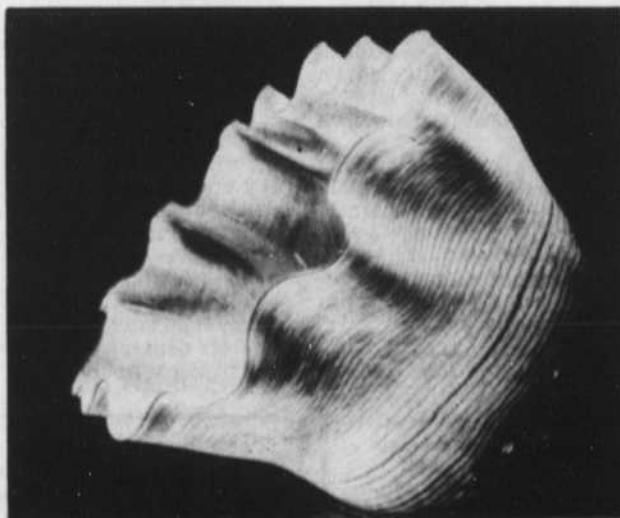
Au feuillet, Lisette Morin parlera de trois régions littéraires à l'occasion de trois rééditions, la Venise d'Henri de Régnier (*La vie vénitienne*), le Manosque de Jean Giono (*Manosque-des-Plateaux*) et l'Auvergne d'Alexandre Vialatte (*La Maison du joueur de flûte*).

À la rubrique des lettres québécoises, Stéphane Lépine se penche sur les ouvrages primés de François Morissette (*L'encre saphir*, prix Radio-Québec 1986) et de Lorraine Lemay (*L'enfant aux yeux pâles maquillés de noir*, prix du Lieutenant-Gouverneur 1986).

Aux pages cinéma, Marcel Jean et Francine Laurendeau parleront de deux films qui sortent ces jours-ci sur les écrans montréalais, le *Nostalgia* d'Andrei Tarkovski et le *Pirates* de Roman Polanski.

La canne
de Charlot

LONDRES (AP) — Des Britanniques ont acheté pour 15,000 livres (\$40,000 can.), à une vente aux enchères, le chapeau et la canne de Charlie Chaplin, symboles devenus mythes du légendaire acteur. Ces deux objets historiques ont été achetés par le biographe de l'acteur, David Robinson. Pour lui, ces objets devaient rester en Grande-Bretagne, patrie natale de « Charlot ». Le plus jeune fils du grand acteur, Christopher, 23 ans, était assis à côté de Robinson durant la vente aux enchères. « Je suis ravi que chapeau et canne restent en Grande-Bretagne », a-t-il dit.

DALE CHIHULY
10 ANS DE CRÉATION DE VERRE
JUSQU'AU 24 AOÛTVIRTU 85 — DESIGN CANADIEN JUSQU'AU 7 SEPTEMBRE
RÉCITAL DE CHANTS LES SAMEDIS, 19 JUILLET ET 2 AOÛT
À 14 h.CHÂTEAU DUFRESNE
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE MONTRÉALDU MERCREDI AU DIMANCHE
DE 11h à 17h
JUSQU'À 21h LE MERCREDIPIE IX ET SHERBROOKE,
MÉTRO PIE IX
STATIONNEMENT GRATUIT

INFORMATION: 259-2575

PIERRETTE MONDOU

«Installations continues no 25»

du 5 au 27 juillet

DARCHEU ART CONTEMPORAIN

3738 St-Dominique, suite 203, Montréal, 844-3489

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, rue Wilfrid-Corbeil Joliette, tél.: (514) 756-0311

Soutien: Ministère des Affaires culturelles du Québec, Ville de Joliette

Wertheimer

EST REPRÉSENTÉ PAR LA

GALERIE DOMINION

Le plus grand choix de peintures et sculptures au Canada dans la plus grande galerie marchand d'art au Canada
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833L'art
est vivantService d'animation
et d'éducation
Visites et activités de groupesSpace
InvadersLes envahisseurs
de l'espaceExposition organisée et
mise en circulation par la
Mackenzie Art Gallery, Regina
Jusqu'au 31 aoûtLa magie
de l'imagePhotographies tirées de
la Collection permanente
Jusqu'au 31 aoûtFilms muets couleur
en stéréoscope

«LIVE»

Conception TSF
Musique: Maxim DuBois
Images: Bertrand LangloisLes 13, 20 et 27 juillet,
à 13 h 30 et 15 h 30.

Entrée libre

Autobus 167

Métro McGill

Cité du Havre

873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Le Musée d'art contemporain est subventionné
par le Ministère des Affaires culturelles du Québec
et les Musées nationaux du Canada